

Yann LAGADEC

« Si jamais tu lis ces lignes, maudis la guerre »...

Amand Fontaine, un instituteur breton  
dans la première bataille d'Ypres  
avec le 76<sup>e</sup> RIT de Vitré  
(octobre-novembre 1914)



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE & HISTORIQUE D'ILLE-ET-VILAINE

BULLETIN ET MÉMOIRES

TOME CXVI - 2012



« Si jamais tu lis ces lignes, maudis la guerre »...

Amand Fontaine, un instituteur breton  
dans la première bataille d'Ypres avec le 76<sup>e</sup> RIT de Vitré  
(octobre-novembre 1914)

La place tenue par les fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h dans les dernières semaines de la « course à la mer » et plus particulièrement dans la défense de Dixmude, en avant d'Ypres, a, dès 1915, donné lieu à célébration, sous la plume, entre autres, de Charles Le Goffic<sup>1</sup>. L'on sait moins qu'à quelques kilomètres de là, entre Langemarck et Boesinghe, combattent trois régiments bretons d'infanterie territoriale — les 73<sup>e</sup>, 74<sup>e</sup> et 76<sup>e</sup> RIT — qui, avec deux unités normandes — les 79<sup>e</sup> et 80<sup>e</sup> RIT —, constituent la 87<sup>e</sup> division<sup>2</sup>.

L'expérience de ces soldats âgés de plus de 35 ans n'a rien de commun avec celle que connaissent, au cours de la Grande Guerre, la plupart de ceux que l'on a coutume de qualifier de « pépères » : en effet, alors que les unités territoriales œuvrent dans leur très grande majorité en seconde ligne, à l'entretien des voies de communication, à l'établissement de tranchées de repli, voire à de simples travaux agricoles, plus loin encore du front, les territoriaux bretons et normands vont être engagés en première ligne à compter d'octobre 1914<sup>3</sup>.

---

1. Charles LE GOFFIC, *Dixmude : un chapitre de l'histoire des fusiliers marins (7 octobre-10 novembre 1914)*, Paris, Plon, 1915. Jean Le Goffic, le fils de Charles, est alors médecin au 3<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de la brigade des fusiliers marins, ce qui explique l'intérêt de l'auteur pour ces combats.

2. La 87<sup>e</sup> division territoriale, commandée par le général Roy, est comme toutes les divisions d'infanterie composée de deux brigades : d'une part la 173<sup>e</sup> brigade territoriale commandée par le colonel Combe qui associe deux régiments à trois bataillons, les 73<sup>e</sup> et 74<sup>e</sup> RIT de Guingamp et Saint-Brieuc ; d'autre part la 174<sup>e</sup> brigade du général Couillaud, constituée des 76<sup>e</sup>, 79<sup>e</sup> et 80<sup>e</sup> RIT, régiments à deux bataillons mobilisés à Vitré, Granville et Saint-Lô. Sur cette division, voir le témoignage laissé par le docteur Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats de la 87<sup>e</sup> division territoriale sur l'Yser. 1914-1918*, Rennes, Impr. du *Nouvelliste de Bretagne*, 1922.

3. À titre d'exemple, le lieutenant — et prêtre — Julius Ruellan, de Saint-Malo, demande sa mutation dans une unité de combat en mars 1915, trouvant sa tâche en partie inutile au 78<sup>e</sup> RIT dans lequel il a été mobilisé. Le 87<sup>e</sup> RIT de Brest est, au mois d'août 1914, cantonné dans la zone du Conquet, à Ouessant, et dans la presqu'île de Crozon où « beaucoup de territoriaux sont employés à la moisson ». « Il faut faucher et battre » précise la même source

À bout de forces après trois mois de lutte, l'Armée française n'a plus alors que ces hommes à jeter dans la bataille, aux côtés de troupes de cavalerie combattant comme de simples fantassins, ou des fusiliers-marins de Ronarc'h, qu'appuient Belges ou Britanniques.

C'est de cette expérience sans doute inattendue que rend compte Amand Fontaine dans plusieurs documents conservés aux Archives municipales de Rennes, lettres mais aussi et surtout deux « carnets »<sup>4</sup>. L'un d'entre eux, celui que nous publions ici, est rédigé sur un cahier d'écolier, ultime trace matérielle, dans la boue des Flandres, de la profession de son détenteur.

### Instituteur laïc et citoyen-soldat

L'on n'a que peu de détails précis sur la vie avant-guerre d'Amand Fontaine, même si celui-ci n'a rien d'un Louis-François Pinagot breton. Né le 2 septembre 1873 à Dompierre-du-Chemin, non loin de Fougères, il est le fils d'Amand Fontaine, lui aussi instituteur laïc, qui exerce dans cette commune de 1869 à 1894<sup>5</sup>.

Entré à l'école normale de Rennes en octobre 1891, il en sort en 1894, brevets élémentaire et supérieur en poche ; il obtiendra plus tard, en 1896 et 1899, un diplôme de gymnastique – quelques semaines avant son service militaire – et son certificat d'aptitude pédagogique<sup>6</sup>. Instituteur adjoint à Ercé-près-Liffré (1894) puis Comblessac (1896) dans un premier temps, il enseigne ensuite successivement à Sixt-sur-Aff (1897), Saint-Broladre (1901), Orgères (1902) puis Bain-de-Bretagne (1902). Après trois années passées dans ce chef-lieu de canton du sud de l'Ille-et-Vilaine, il obtient enfin, en septembre 1905, une charge d'école à Brain-sur-Vilaine, à quelques kilomètres de là. Cette même année, quelques jours avant la rentrée, il a épousé l'une de ses collègues, Henriette Thierry, originaire de Pontorson<sup>7</sup>. Deux filles naîtront de cette union, Liliane, en août 1906, Odette en 1911 ou 1912.

De sept années la cadette de son époux, Henriette a, elle aussi, suivi les cours de l'école normale de Rennes et obtenu son brevet élémentaire en juin 1896. Elle a exercé tout d'abord comme suppléante à Pleine-Fougères

---

qui signale qu'alors qu'« on se bat à la frontière, chacun brûle de partir, beaucoup d'anciens légionnaires ou coloniaux font des demandes pour se rendre à la frontière » (SHD/DAT, 26N792/1, JMO du 87<sup>e</sup> RIT, août 1914).

4. Ces documents sont conservés aux Archives de Rennes sous la cote 10 Z 135. Nous remercions tout particulièrement le directeur, Romain Joulia, et le personnel de ces Archives pour l'aide apportée dans la préparation de cet article.

5. Né en 1849 à Saint-Pierre-Langers dans la Manche, il avait, auparavant exercé au Teilleul dans la Manche de 1867 à avril 1869 puis à Louvigné-du-Désert pendant quelques mois comme adjoint. Il enseignera ensuite à Bréal-sous-Vitré (1894-1904) puis à Brielles (1904-1914) avant de prendre sa retraite en décembre 1915. Il avait épousé une jeune fille de Dompierre, Anne-Pauline Mérienne, dont il aura quatre enfants ; Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine (désormais ADIV), 12 T 67.

6. Sur les détails de sa carrière, nous renvoyons à son dossier personnel ; ADIV, 12 T 67.

7. Sur la carrière d'Henriette Thierry épouse Fontaine, voir ADIV, 12 T 181 et 12 T 67.

en février-mars 1902, puis Orgères en juin-juillet 1902, avant d'être nommée stagiaire à La Bosse où elle reste de septembre 1902 à la rentrée 1905. Inspectée en février 1905, elle obtient la note exceptionnelle de 16/20. L'inspecteur primaire ne tarit pas d'éloges pour la jeune femme, décrite comme « simple et aimable<sup>8</sup> » :

[Elle a] laïcisé l'école de La Bosse [en 1903] et la population apprécie de plus en plus sa bonne tenue, sa conduite, son ardeur au travail. Les progrès de l'instruction et de l'éducation des petites filles ont frappé les esprits les plus difficiles. Aussi, bien que cette maîtresse par son zèle, sa capacité, mérite l'avancement qu'elle sollicite, il y aurait lieu de la maintenir quelque temps encore dans son poste actuel.

Certes, le choix qu'elle fait de se marier d'une part, d'autre part d'enseigner aux côtés de son mari à Brain à compter de septembre 1905 va nuire à sa carrière : l'inspecteur lui reproche implicitement d'avoir « dû, par suite de son mariage avec un instituteur, quitter une localité où tout le monde l'estimait<sup>9</sup> » : dans ces conditions, « elle brille moins à Brain-sur-Vilaine où, par suite de la concurrence, elle n'a que quatre élèves ». Elle n'est plus notée que 12/20, mais parvient peu à peu à regagner la confiance de ses supérieurs. En 1909, elle obtient 14/20 et peut désormais « se classer parmi les bonnes maîtresses<sup>10</sup> ». En 1910, un nouvel inspecteur considère que

livrée à elle-même, [elle] manquerait peut-être d'initiative et d'énergie ; elle se tient un peu dans l'ombre de son mari pour qui elle est une excellente collaboratrice. Dans ce rôle, elle fait bonne figure et il convient je crois de l'y maintenir<sup>11</sup>.

Noté plutôt favorablement, Amand Fontaine est qualifié de « maître intelligent, sérieux » dans un rapport d'inspection de novembre 1907 : « il est estimé dans sa commune » précise le même document qui considère par ailleurs que « lentement, [il] amène de nouvelles recrues à son école »<sup>12</sup>. Dès cette date, il « reprend, aux cours du soir, des anciens élèves de l'école privée ». Il met en place en 1909 un « musée scolaire [qui] s'enrichit progressivement<sup>13</sup> ». Cette même année, l'inspecteur — qui attribuera un 17/20 à l'instituteur — signale l'« enseignement rationnel et méthodique » d'Amand Fontaine, notamment en histoire, et s'il regrette un « programme de sciences [...] un peu sommaire », il note qu'« en revanche, à ses interrogations d'agriculture, que le maître sait conduire méthodiquement, les élèves ont fourni des réponses très satisfaisantes ». Il obtient une mention honorable en 1909, est proposé pour une lettre de félicitations en 1913, reçoit par ailleurs

8. ADIV, 12 T 67, dossier de carrière d'Henriette Fontaine, rapport d'inspection de février 1905.

9. *Ibid.*, rapport d'inspection d'octobre 1905.

10. *Ibid.*, rapport d'inspection de 1909.

11. *Ibid.*, rapport d'inspection de 1910.

12. ADIV, 12 T 67, dossier de carrière d'Amand Fontaine, rapport d'inspection de 1907.

13. *Ibid.*, rapport d'inspection de 1909.

une « médaille de bronze au titre de l'enseignement agricole » en janvier 1910, puis une médaille de vermeil en décembre 1913, cette fois « au titre de l'enseignement agricole et horticole<sup>14</sup> ».

Amand Fontaine est en effet très investi dans ce type d'enseignement, par le biais notamment des « œuvres post-scolaires », très à la mode dans ces années 1905-1914, alors que la concurrence entre écoles publique et privée est particulièrement rude, au lendemain de la Séparation<sup>15</sup>. « Cours d'adultes, conférences, mutualité scolaire », l'instituteur « se dévoue » pour pratiquement toutes les formes possibles d'actions périscolaires. Il a, par exemple, fondé « une mutualité agricole dont il est le secrétaire et qui prospère ». Au total, selon l'inspecteur primaire,

c'est un maître intelligent, sérieux, de bonne tenue, aux idées nettement laïques, et qui a forcé l'estime et la confiance d'une population pourtant en majorité réactionnaire. Sans bruit intempestif, sans tapage, il fait de la bonne besogne, tant en classe que dans le milieu où il exerce.

C'est à Brain que la mobilisation happe Amand Fontaine, appelé à servir à compter du 4 août 1914 comme sergent au sein du 76<sup>e</sup> RIT de Vitré. Rien que de très normal pour celui qui a, depuis 1896, suivi le parcours de la plupart des hommes de sa classe d'âge — ou, pour le moins, de la plupart des instituteurs de sa génération. Ainsi que nous l'apprennent les registres de matricules du bureau de Vitré pour l'année 1895<sup>16</sup>, il est « parti le 12 novembre 1896 comme jeune soldat appelé à l'activité » et connaît donc la situation des conscrits de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en l'occurrence au sein du 70<sup>e</sup> régiment d'infanterie, cantonné dans la caserne de La Trémoille à Vitré. « Soldat de 2<sup>e</sup> classe » à son incorporation, il est promu caporal le 16 mai 1897, sans doute en raison de son niveau d'instruction. Il est cependant mis en disponibilité dès le 19 septembre suivant, à l'instar de tous les instituteurs qui, à cette date, ne font qu'une des trois années de service militaire. Son attitude lui a cependant permis d'obtenir un « certificat de bonne conduite » et d'être une nouvelle fois promu fin août 1900, cette fois au grade de sergent. Entre-temps, il a en effet accompli une première période de réserve, du 1<sup>er</sup> au 28 août, une « période prescrite par l'art. 23 » de la loi régissant les réserves militaires. D'autres suivront, du 31 juillet au 27 août 1905 notamment. En 1908 sans doute, atteint par la limite d'âge des réservistes, il est versé dans l'infanterie territoriale, en l'occurrence au sein du 76<sup>e</sup> RIT, le régiment territorial dérivé du 70<sup>e</sup> RI. C'est dans cette nouvelle unité qu'il participe encore une fois à des manœuvres, du 28 septembre au 6 octobre 1910, quelques jours à peine avant la rentrée.

Début août 1914 cependant, le contexte n'a plus rien de comparable : c'est pour partir au combat que l'instituteur rejoint Vitré, laissant femme

14. Arch. de Rennes, 10 Z 135, lettres du 1<sup>er</sup> janvier 1910 et du 30 décembre 1913.

15. *Ibid.*, rapport d'inspection de 1909.

16. ADIV, 1R 1836, registres matricules du bureau de Vitré, 1895.

et enfants derrière lui<sup>17</sup>. Il n'oublie pas cependant ses réflexes d'homme de l'écrit.

### **Écrire la guerre: un impératif pour survivre ?**

L'on ne sait pas grand-chose des premières semaines de la guerre telle que la vécut Amand Fontaine, si ce n'est qu'il connut, très probablement, le parcours, les doutes, les craintes de ses camarades du 76<sup>e</sup> RIT.

Les 32 officiers, 2 128 hommes et 95 chevaux du régiment ont quitté Vitry le 8 août en quatre convois ferroviaires, partis de la gare entre 7 h 27 et 15 h 27. Les troupes débarquent à Montebourg, dans le Cotentin, en général après une douzaine d'heures de train, la 87<sup>e</sup> DT étant affectée à la défense des côtes normandes<sup>18</sup>. La menace d'une opération allemande sur le littoral français se dissipant rapidement, la division s'y prépare surtout aux combats à venir alors que, dans le même temps, en Belgique, dans l'Aisne, sur la Marne, le 70<sup>e</sup> RI et le régiment de réserve qui en est issu, le 270<sup>e</sup>, livrent des combats particulièrement meurtriers, à compter du 22 août pour l'essentiel. Notre instituteur a-t-il décrit ces premières semaines du conflit ? Très probablement, sans doute cependant dans des lettres à sa famille qui n'ont pas été conservées. Il faut attendre l'arrivée du 76<sup>e</sup> RIT dans la région de Dunkerque, la montée en direction du front, mi-octobre, pour qu'Amand Fontaine modifie ses rapports à l'écriture : la découverte de la guerre, la « vraie », marque en effet une rupture dans la vie de cet homme qui, à l'instar de nombreux autres combattants, va alors se saisir de sa plume — ou, à dire vrai, d'un crayon noir — pour dire cette expérience nouvelle, une expérience marquée par l'omniprésence de la mort.

De ce point de vue, l'on peut sans doute rapprocher le cas d'Amand Fontaine de celui de deux autres combattants de la 87<sup>e</sup> DT : Joseph Clément et Paul Cocho, eux aussi sous-officiers à la mobilisation, respectivement aux 76<sup>e</sup> et 74<sup>e</sup> RIT — le régiment territorial de Saint-Brieuc. Épiciers dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord, militant catholique — en cela, il se distingue nettement de l'instituteur laïc qu'est Fontaine —, Cocho entame, tout début novembre 1914, la rédaction de carnets dans lesquels, tout au long de la guerre, il va consigner les différentes étapes de son engagement mais aussi ses impressions, ses sentiments sur ce qu'il vit<sup>19</sup>. Pour l'adjudant-chef Clément

17. Ainsi que le rappelle les JMO du 76<sup>e</sup> RIT, le chef de corps et les capitaines rejoignent Vitry le 3 août, les autres officiers, les sous-officiers et les troupes le 4. La période du 4 au 7 août est consacrée à l'« organisation du régiment : habillement, armement » ; SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, août 1914.

18. Sur ces premières semaines de guerre, outre les JMO du régiment, l'on peut se reporter à l'*Historique du 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale au cours de la campagne contre l'Allemagne (1914-1918)*, Rennes, Oberthur, 1920, p. 3-4.

19. Paul COCHO, *Mes carnets de guerre et de prisonnier, 1914-1919*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010. Pour une analyse de ces carnets, voir Yann LAGADEC, « Réinvestir

— il était sergent-major depuis le 4 août, et a été promu à ce grade le 25 septembre —, c'est le départ pour les Flandres et le front qui le pousse à l'écriture d'un premier carnet de guerre<sup>20</sup>. Pour les trois hommes, ce n'est donc pas la mobilisation qui justifie de coucher sur le papier la description des principales étapes, événements ou sentiments du jour, ni même d'ailleurs les longues journées d'instruction faites de marches et de séances de tir qu'ils vivent en Normandie : cette guerre-là ressemblait encore, par bien des aspects, à celle des manœuvres suivies lorsqu'ils étaient tous trois conscrits ou réservistes. Le basculement intervient plus tard, avec la découverte des combats et des menaces qui leur sont associées, à compter de la seconde quinzaine d'octobre 1914<sup>21</sup>. En cela, nos combattants bretons ne se distinguent en rien de la plupart de leurs camarades dont les témoignages, ainsi que l'a montré l'historien américain L. Smith, s'organisent de manière générale autour du récit de rites de passage : la montée au front et plus encore le « baptême du feu » sont ici centraux, alors que la mobilisation ne correspond qu'à ce que l'on pourrait qualifier de « rite de séparation », ne justifiant pas, aux yeux de nombre de soldats, d'en laisser une trace écrite particulière<sup>22</sup>.

Les formes sont certes différentes d'un témoin, d'un soldat-rédacteur à l'autre. D'un point de vue matériel, Cocho et Clément utilisent, comme nombre de poilus, de petits calepins, faciles — on l'imagine — à glisser dans la poche de la capote ou dans celle de la vareuse. Notre instituteur a lui opté pour le cahier, un cahier d'écolier qu'il a peut-être pris soin d'emporter avec lui en quittant l'école de Brain, en pléines vacances scolaires (illustration 1). Le sergent/épicier du 74<sup>e</sup> RIT est indéniablement le plus proluxe sur les combats d'octobre-novembre 1914 autour de Langemarck. Sans doute est-ce dû au fait qu'il n'ait débuté le récit de ces événements qu'avec un décalage de quelques jours, alors qu'il regagne avec son unité une position de 2<sup>e</sup> ligne ou dans l'immédiat arrière-front, moins exposée : il a alors le temps de se montrer plus disert, et bénéficie surtout de conditions matérielles moins défavorables, si ce n'est plus favorables, à l'écriture. Il est probable que Fontaine ait rédigé son cahier en première ligne. Plusieurs passages le laissent entendre,

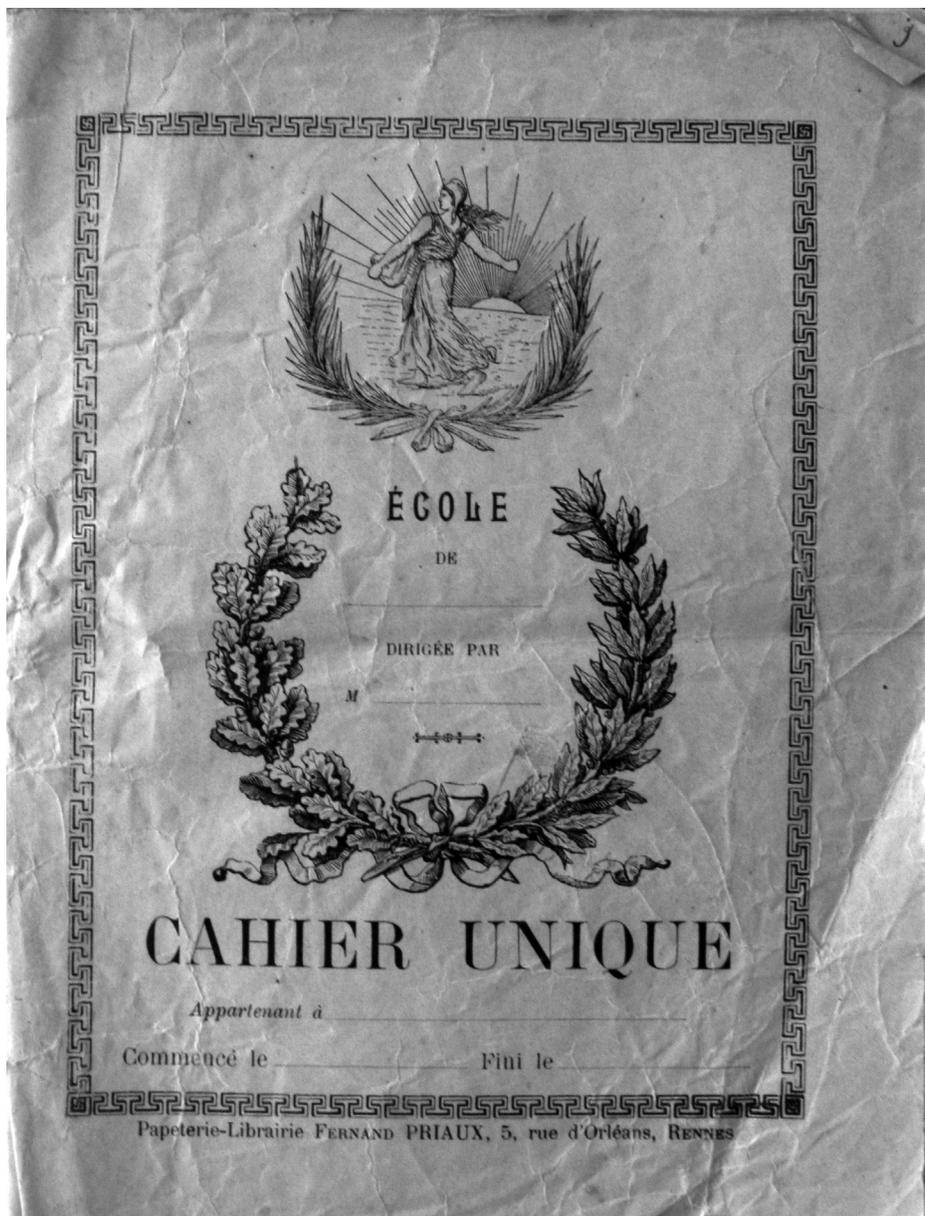
---

l'expérience de guerre : les *Carnets* du lieutenant Cocho (1914-1919)», *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 118-1, 2011, p. 167-192 et du même, « Deux expériences de la captivité de guerre : Paul Cocho et Élie Préaucht, territoriaux du 74<sup>e</sup> RIT (1914-1919) », *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-d'Armor*, 2012, à paraître.

20. Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre d'un officier d'infanterie territoriale. Lieutenant Clément Joseph au 76<sup>e</sup> RIT, [du] 5 octobre 1914 au 20 novembre 1918, et la première attaque aux gaz du 22 avril 1915*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006, p. 5-7.

21. « On s'en rappellera longtemps », écrit par exemple Cocho au sujet de la montée en ligne de sa compagnie, à Langemarck, le 22 octobre 1914, après avoir décrit la mort des premiers territoriaux et le village qu'ils investissent alors : « partout, ce n'était que maisons écroulées, chevaux tués, et cela dans la nuit avec les obus éclatant dans un bruit terrifiant, surtout pour nous qui l'entendions pour la première fois » [c'est moi qui souligne] (Paul COCHO, *Mes carnets de guerre...*, op. cit., p. 18).

22. Leonard V. SMITH, *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca, Cornell University Press, 2007, p. 30-42.



*Illustration 1*  
*Couverture du cahier utilisé par Amand fontaine pour rédiger son «journal»*  
*lors des combats d'octobre-novembre 1914 en Flandres*  
(Archives de Rennes, 10 Z 135)

empreints d'une indéniable émotion, notamment les quelques lignes écrites le 9 novembre 1914, paradoxalement les plus longues qu'il ait inscrites alors même que la situation est, ainsi qu'il le précise lui-même, des plus terribles : « 9 9<sup>bre</sup> — Aujourd'hui, ce sera nous tous car tous y passeront. Que ma pensée se porte vers le village de Brain. Femme et enfants chéris, je ne crois plus vous revoir ! » Plus loin — car son carnet est sans doute écrit, ce jour-là, en plusieurs fois —, il note, sans illusion sur son sort :

Le 79<sup>e</sup> et le 80<sup>e</sup> ont filé à la débandade. Nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Nous courrons donc à la boucherie. C'est la mort inévitable. Je crois fort que bien peu en reviendront. Chère Jeanne, si jamais tu lis ces lignes, maudis la guerre, ~~maudis bien la guerre~~. Je sais que tu m'aimais, sois certaine que tu étais payée de retour. Aie bien soin de mes deux chères filles qui vont perdre leur papa. Je te sais si soigneuse que la mort pour moi en sera plus douce !

Sans doute est-ce là l'un des principaux intérêts de ce cahier qui nous permet de vivre au plus près les événements de ces quelques jours de l'automne 1914, tout en précisant les informations fort lacunaires des JMO du 76<sup>e</sup> RIT pour ces journées pourtant cruciales pour ce régiment que constituent les combats au nord de Boesinghe.

### Les combats du 76<sup>e</sup> RIT autour de Boesinghe vus d'en-bas

Les notes prises par le sergent-instituteur Amand Fontaine peuvent indéniablement être lues à plusieurs niveaux. Le premier niveau est celui des opérations menées entre le 18 octobre et le 18 novembre 1914 à l'échelle du 76<sup>e</sup> RIT, et plus encore de la 1<sup>re</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon à laquelle il semble avoir été affecté. Ces opérations ne prennent cependant véritablement sens que replacées dans le cadre plus large de celles de l'ensemble de ce front des Flandres qui court de Lille à Nieuport, en contournant Ypres<sup>23</sup>. C'est dans ce secteur que la 87<sup>e</sup> DT est engagée dans les jours qui suivent son débarquement à Dunkerque (illustration 2). Le régiment de Vitré est d'abord cantonné à des tâches relevant d'une unité de ce genre : la « mise en défense » de la gare de Hazebrouck dans la crainte d'un raid allemand le 12 octobre, l'aménagement de la défense des ponts de Boesinghe à compter du 17 octobre puis de tranchées sur la rive est du canal d'Ypres à Furnes et à Paschendaele les 18 et 19. À compter de cette date cependant, le sort du régiment bascule. Trois temps forts se distinguent assez nettement dans le récit des combats laissé par Amand Fontaine.

23. On se reportera, sur ce sujet, à J. E. EDMOND, brigadier-general, *History of the Great War. Military Operations. France and Belgium, 1914. Antwerp, La Bassée, Armentières, Mesines and Ypres, october-november 1914*, Londres, Macmillan, 1925 et à *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, t. I, vol. IV, *La bataille de l'Aisne, la course à la mer, la bataille des Flandres, les opérations sur le front stabilisé (14 septembre-14 novembre 1914)*, Paris, Ministère de la guerre/État-major de l'Armée/Service historique, 1934.

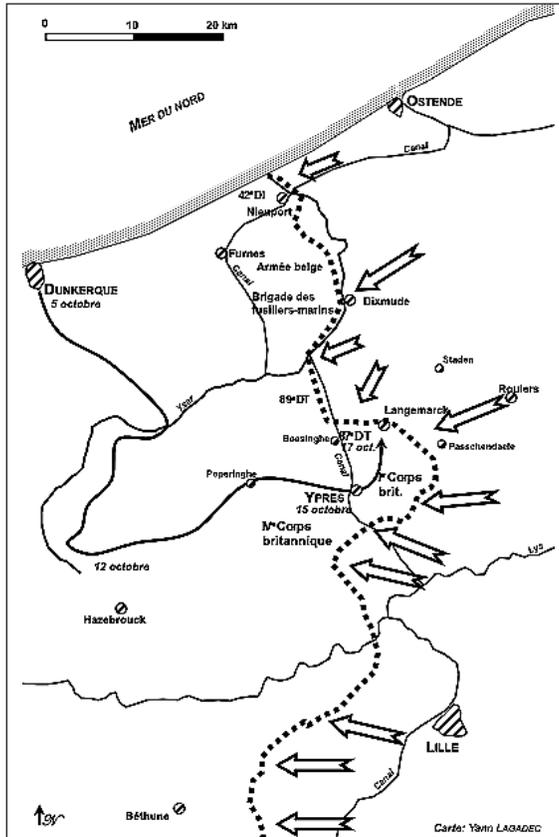


Illustration 2  
 La 87<sup>e</sup> DT dans les Flandres, de Dunkerque à Boesinghe,  
 octobre-novembre 1914

Le premier de ces temps forts correspond aux premiers jours passés en première ligne, et plus particulièrement au baptême du feu, reçu le 20 octobre : le 76<sup>e</sup> RIT et la 87<sup>e</sup> DT participent alors aux opérations visant à jalonner la progression du corps de bataille allemand dans ce secteur. Alors que le 18, « le canon tonne avec fracas », c'est encore « à 4 km » et ce sont les « débris du 41<sup>e</sup> régt d'Inf[ante]rie » — le régiment d'active de Rennes — qui, avec d'autres unités, se portent à la rencontre des forces allemandes : les territoriaux, quant à eux, aménagent des positions de repli et en assurent la garde. Très rapidement cependant, à compter du 19 octobre, les soldats de la 87<sup>e</sup> DT se trouvent *de facto* en première ligne. Plus qu'une volonté du commandement, cette situation tient à la rapidité de l'avance des forces ennemies et à la retraite précipitée des troupes alliées en Flandres, françaises, anglaises,

belges de manière plus secondaire. Ainsi, le 20, après l'évacuation de Roulers et de Staden par les Français, le 76<sup>e</sup> RIT est, selon Fontaine, « placé en av[an]t-poste » et doit faire face à une « attaque soudaine des Allemands » : limitée en fait, selon les JMO du régiment, à « quelques patrouilles ennemies [venues] reconnaître les tranchées », se soldant par un « léger engagement », d'ailleurs sans pertes pour le 76<sup>e</sup>, cette action mérite sans doute les quelques lignes qu'y consacre l'instituteur en raison même de son caractère inédit<sup>24</sup>. Ce sont cependant les combats des deux jours suivants qui marquent véritablement un changement de nature dans l'engagement des territoriaux de Vitré, alors que les bombardements de l'artillerie lourde les visent plus directement, causant les premiers morts — 11 pour le seul 21 octobre, auxquels il convient d'ajouter 70 blessés au moins. Si les données chiffrées avancées par le sergent-instituteur en ce domaine ne semblent qu'assez peu fiables, elles disent cependant implicitement que le 76<sup>e</sup> RIT — et les autres régiments de la 87<sup>e</sup> DT — n'ont plus de territorial que le nom... et l'âge : ils combattent en première ligne, à l'instar des unités d'active. De manière significative, le lieutenant-colonel Morel, chef de corps du 76<sup>e</sup>, est « grièvement blessé » le 22 octobre 1914 alors que le régiment participe à une attaque visant à reprendre le village de Bixschoote<sup>25</sup> : jamais il n'avait été envisagé que des unités territoriales participent à de telles actions. Mais, dans chaque camp, l'on jette toutes ses forces dans la bataille, y compris de manière pour le moins désordonnée. Le 21, c'est « avec les Anglais » que Fontaine est « dans les tranchées », le sous-lieutenant Clément, lui aussi du 76<sup>e</sup> RIT, écrivant dans son propre carnet avoir « couché au milieu des Anglais » le 24 octobre<sup>26</sup>. Autour de Boesinghe, l'on trouve ainsi, dans les mêmes tranchées, Britanniques et territoriaux français dans un premier temps, puis territoriaux de la 87<sup>e</sup> DT, troupes de cavalerie des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> dragons, 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> cuirassiers intercalés, enfin fantassins de la 83<sup>e</sup> brigade d'infanterie, chasseurs à pied et tirailleurs, chargés de mener attaques et contre-attaques. Bref, rien ne ressemble ici aux schémas tactiques définis avant-guerre, ni même à ce qui se pratiquera par la suite, l'imbrication des unités étant à tout prix évitée. Il en va d'ailleurs de même côté allemand où l'on engage des masses d'assaut dans des conditions particulièrement tragiques, contribuant à ce « massacre des Innocents » — le *Kindermord*, celui de conscrits des jeunes classes, issus des universités allemandes pour une part — qui désignera désormais ces offensives de la première bataille d'Ypres (illustration 3).

Le second temps décrit par Fontaine correspond à la dizaine de jours qui courent des 24 et 25 octobre aux 5 et 6 novembre. Pendant cette période, le 76<sup>e</sup> RIT et les troupes qui combattent dans le secteur situé en avant de Boesinghe tentent et, tant bien que mal, parviennent à stabiliser le front.

24. SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 21 octobre 1914.

25. *Ibid.*, 22 octobre 1914. Le lieutenant-colonel commandant le 80<sup>e</sup> RIT est, quant à lui, tué quelques jours plus tard.

26. Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 6.

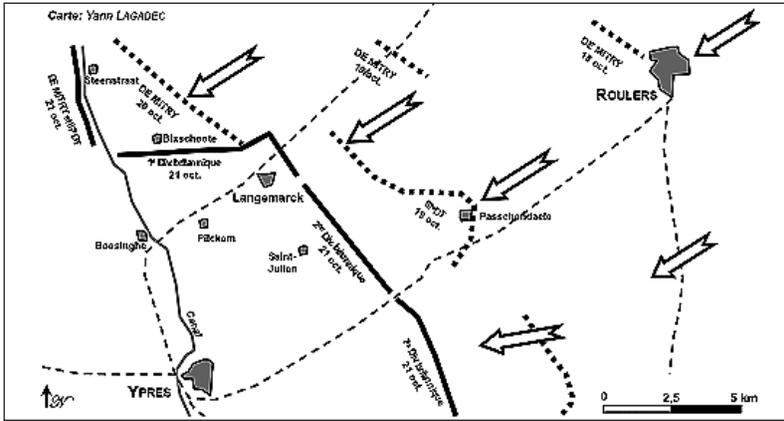


Illustration 3  
La 87<sup>e</sup> DT entre Parschendale et Boesinghe, 18-21 octobre 1914

Un premier réseau de tranchées, encore sommaire, se met en place autour de quelques points de fixation — Steenstraat, Bixschoote, Korteker-Cabaret, Langemarck — permettant de conserver une tête de pont au-delà du canal de l'Yser (illustration 4). Les bombardements sont souvent intenses et l'on se bat parfois durement pour quelques dizaines de mètres, notamment autour de

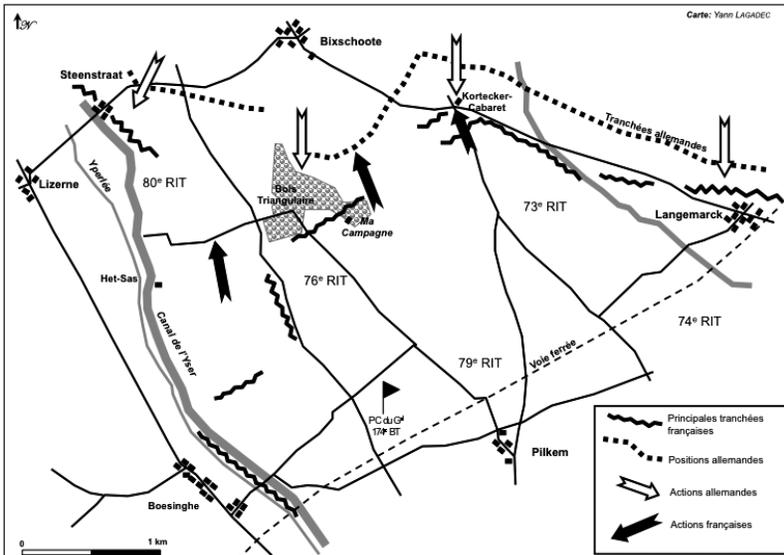
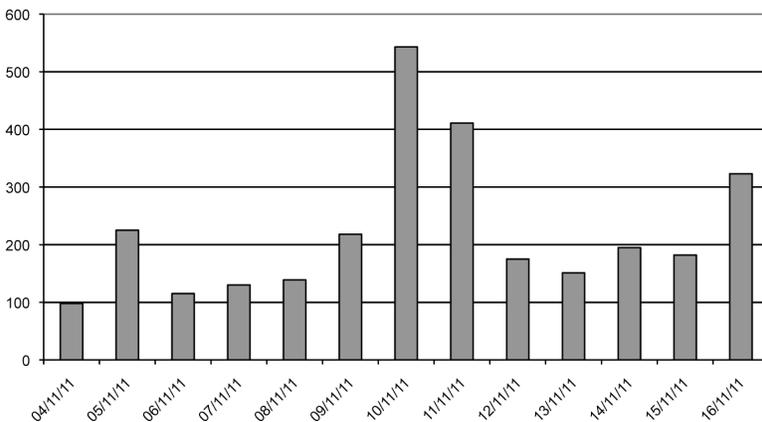


Illustration 4  
Le 76<sup>e</sup> RIT dans les combats pour Bixschoote, novembre 1914

Bixschoote, village perdu le 21, repris le 29 dans une « attaque [...] à la baïonnette » selon notre instituteur. Une sorte de première routine semble pourtant s'installer : si, comme le précise Fontaine, « au dire du 41<sup>e</sup>, c'est la bataille la plus acharnée qu'ils aient vue », le sergent paraît commencer à se faire à la guerre telle qu'elle se déroule désormais. Il est vrai que le centre de gravité de l'offensive allemande s'est, pour une part, déplacé vers le sud et la ville d'Ypres et que les attaques les plus violentes sont menées dans un autre secteur. Ainsi que le note d'ailleurs Fontaine, l'on craint, le 3 novembre, la « prise [...] d'Ypres par les Boches » : il n'en est rien en fait. Au nord de Boesinghe, entre Steenstraat et Langemarck, il est possible de mettre en place un système de relève entre les différentes compagnies des deux bataillons du 76<sup>e</sup> RIT qui alternent séjour en première et en seconde lignes, le régiment étant lui-même un temps relevé par des troupes des 79<sup>e</sup> et 80<sup>e</sup> RIT, les deux autres unités de la 174<sup>e</sup> brigade territoriale.

Un troisième temps s'ouvre le 5 ou le 6 novembre, et dure jusqu'au 17 du même mois. La pression allemande s'accroît alors sur le front de la 87<sup>e</sup> DT et des divisions voisines, donnant aux combats une nouvelle intensité dont témoignent, indirectement, les données concernant le nombre de blessés pris en charge par le groupe de brancardiers divisionnaires de la 87<sup>e</sup> DT (illustration 5)<sup>27</sup> ou encore l'évolution des pertes de la 174<sup>e</sup> brigade territoriale et de celles du 76<sup>e</sup> RIT (illustration 6). Dès le 7, Fontaine évoque



*Illustration 5*  
 Nombre de blessés relevés par le groupe de brancardiers divisionnaires de la 87<sup>e</sup> division territoriale, du 4 au 16 novembre 1914

27. SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 5-17 novembre 1914 ; SHD/DAT, 26 N 539/6, JMO de la 174<sup>e</sup> brigade territoriale, 1<sup>er</sup>-17 novembre 1914 ; SHD/DAT, 26 N 412/13, JMO du GDB de la 87<sup>e</sup> Division, 1<sup>er</sup>-17 novembre 1914.

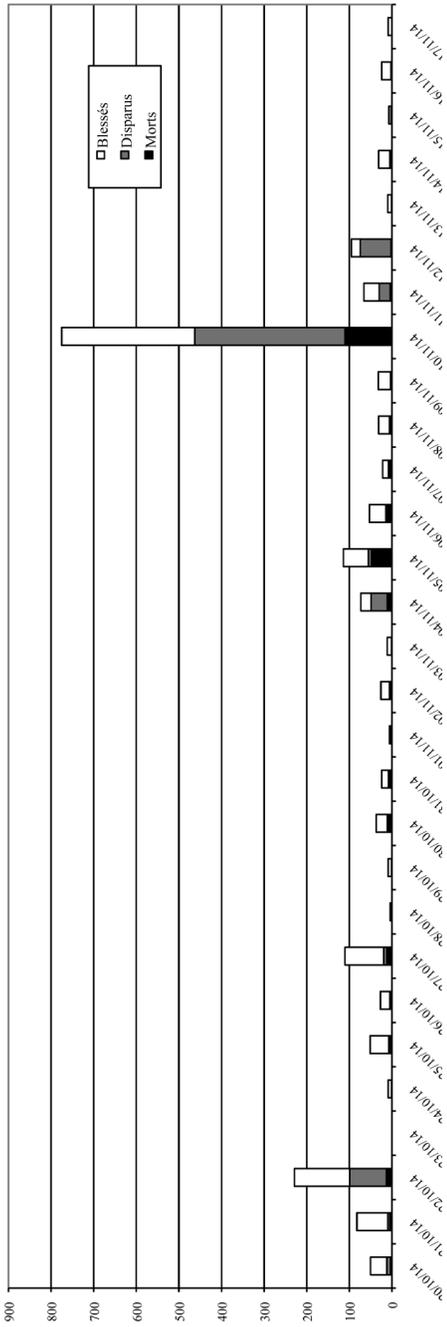
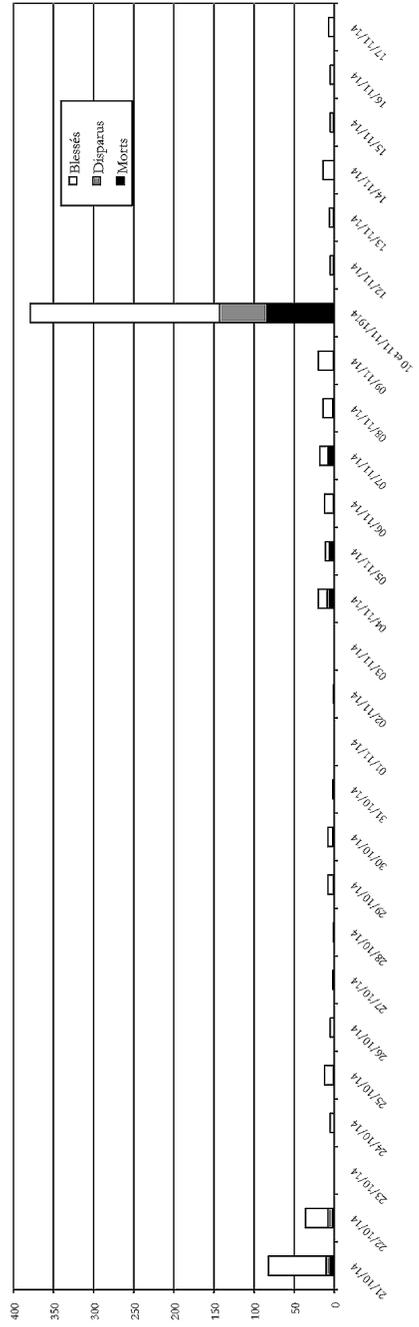


Illustration 6  
Pertes de la 174<sup>e</sup> brigade territoriale entre le 20 octobre et le 17 novembre 1914 (ci-dessus)  
Pertes du 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale entre le 21 octobre et le 17 novembre 1914 (ci-dessous)



« une situation périlleuse », en première ligne : « ce peut être ma fin » confie-t-il indirectement à son épouse, signalant un « bombardement atroce ». Le 8, c'est une « triste journée », avec de nouvelles pertes dans la demi-section qu'il commande. Le 9, il craint de courir « à la boucherie » : « c'est la mort inévitable » précise-t-il<sup>28</sup>. Pourtant, ce sont les deux journées suivantes qui se révèlent les plus meurtrières. À la pointe du jour, le 10 novembre, « une violente attaque allemande » enfonce les lignes françaises à la gauche de la 174<sup>e</sup> BT<sup>29</sup>. En « céd[ant] brusquement », le 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et le 94<sup>e</sup> RI, dépendant de la 42<sup>e</sup> DI, entraînent dans leur repli les unités voisines dont le 80<sup>e</sup> RIT et, à en croire Fontaine, le 79<sup>e</sup> RIT, qui « ont filé à la débâdage<sup>30</sup> ». « La retraite s'est produite dans le plus grand désordre » précisent les JMO de la 174<sup>e</sup> BT, le 80<sup>e</sup> RIT étant « tourné et décimé<sup>31</sup> ». Il faut plusieurs heures aux officiers pour rallier les débris des différentes unités sur la gauche du 76<sup>e</sup> RIT, l'arrivée de renforts de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons permettant, dans l'après-midi, « d'organiser une ligne de défense un peu en arrière de celle précédemment occupée<sup>32</sup> » : les cavaliers des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> dragons

- 
28. Les JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, mise à disposition de la 87<sup>e</sup> DT le 9 novembre, permettent de se faire une idée globale de la situation à cette date. Ils signalent que les territoriaux résistent « péniblement depuis 8 jours aux attaques de l'ennemi dans un système de tranchées à peine ébauchées », même si « le pont de Boezinghe est en outre directement protégé par quelques tranchées formant tête de pont à 500 mètres à l'est du canal qui est bordé de tranchées profondes établies sur sa rive gauche depuis Boezinghe jusque vers Hetsas » ; SHD/DAT, 26 N 565/2, JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, 9 novembre 1914.
29. SHD/DAT, 26 N 539/6, JMO de la 174<sup>e</sup> brigade territoriale, 10 novembre 1914. Les JMO de la 9<sup>e</sup> Division de cavalerie et de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, engagées aux côtés de la 87<sup>e</sup> DT, évoquent, pour la date du 10 novembre, « une forte attaque allemande », « l'ennemi attaqua[nt] furieusement au nord de Bixschoote et jusque vers Hetsas ». Une des brigades de la division, « qui tient les tranchées en avant de Boezinghe, se trouve découverte sur sa gauche par le recul de la 42<sup>e</sup> DI qui rétrograde jusqu'au canal ». Elle est donc « obligée de se replier après des corps à corps très meurtriers où nos cavaliers dépourvus malheureusement de baïonnettes se défendent énergiquement avec les crosses de leurs carabines avant de quitter les tranchées » ; SHD/DAT, 26 N 490/1, JMO de la 9<sup>e</sup> division de cavalerie, 10 novembre 1914 et SHD/DAT, 26 N 565/2, JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, 10 novembre 1914.
30. Notons que, le 5 novembre, il ne reste que deux officiers au sein du 8<sup>e</sup> BCP, les compagnies étant toutes commandées par des sergents. Le 8, le chef de bataillon commandant l'unité est à son tour blessé : le 8<sup>e</sup> BCP ne compte plus qu'un officier, un capitaine. Alors que deux attaques lancées par ces hommes le 8 et le 9 ont échoué, ils subissent le 10 les assauts répétés des troupes allemandes à 5h45 puis à 6h30. Le repli du 94<sup>e</sup> RI à sa gauche expliquerait celui du 8<sup>e</sup> BCP selon les JMO de cette unité : « les c[h]asseu[r]s du 8<sup>e</sup> BCP, venant à manquer de cartouches, quittent les tranchées en désordre », avant de « se disperse[r] en retraite vers le sud » (SHD/DAT, 26 N 817/18, JMO du 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 10 novembre 1914). Si l'on ne dispose malheureusement pas des JMO du 94<sup>e</sup> RI pour cette période, il apparaît qu'après l'attaque du 10, il ne compte plus que 7 officiers et 163 hommes sur les quelque 3 000 de la mobilisation ; SHD/DAT, 26 N 519/7, JMO de la 83<sup>e</sup> brigade d'infanterie, 10 novembre 1914.
31. Le chef de corps du 80<sup>e</sup> RIT, le lieutenant-colonel Buissot, est tué au cours de ces combats tandis que le régiment compte pour ce seul 10 novembre 22 morts, 52 blessés et 284 disparus, pour une part prisonniers il est vrai ; *Historique du 80<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale. Guerre 1914-1918*, Rennes, Oberthur, 1920, p. 4-5.
32. SHD/DAT, 26 N 539/6, JMO de la 174<sup>e</sup> brigade territoriale, 10 novembre 1914.

« s'installent dans les tranchées qu'ils améliorent et approfondissent », malgré « une canonnade ininterrompue »<sup>33</sup>. Et si la liaison avec la 42<sup>e</sup> DI n'a pas pu être rétablie, la division ayant abandonné toutes ses positions sur la rive orientale de l'Yperlée, dans la soirée, les éléments de la 22<sup>e</sup> BI de la 11<sup>e</sup> DI arrivent pour renforcer ces nouvelles positions défensives.

C'est à un régiment de cette brigade, le 37<sup>e</sup> RI, que revient, le 11, la tâche de reprendre Bixschoote. Il ne peut cependant progresser au-delà des lisières sud du Bois triangulaire, « découvert qu'il est sur sa droite par le repli de la 87<sup>e</sup> division territoriale<sup>34</sup>. » En effet, à l'est des positions de la 174<sup>e</sup> BT, le repli du 73<sup>e</sup> RIT complique la liaison avec la 173<sup>e</sup> BT jusqu'à ce que l'arrivée de renforts du 68<sup>e</sup> RI, un régiment d'active, permette au 76<sup>e</sup> RIT de rétablir la continuité de la ligne de défense. Ainsi que le notent les JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, « la journée se passe [ainsi] en attaques et contre-attaques sous un feu d'artillerie intense de part et d'autre »<sup>35</sup>. La nuit du 11 au 12 n'est guère plus calme, marquée par « une canonnade et une fusillade ininterrompue » signale la même source. Au matin, épaulé sur sa droite par le 26<sup>e</sup> RI, le 37<sup>e</sup> RI poursuit l'attaque lancée la veille dans la direction de Bixschoote, en avant des positions du 76<sup>e</sup> RIT : si l'ennemi est contraint de reculer en quelques points, la progression des fantassins ne dépasse pas l'écluse de Het-Sas et la ferme dite *Ma Campagne*<sup>36</sup>.

On le voit : l'essentiel des combats ne repose plus sur les territoriaux de Vitré. Ils n'en restent pas moins exposés aux coups de l'ennemi, dans les tranchées situées quelques dizaines de mètres derrière celles des unités d'active : si Fontaine est « ivre de joie » le 12, en apprenant la prochaine relève, son enthousiasme tombe dès le lendemain, alors qu'il est « toujours dans la tranchée depuis 6 jours ». Il y restera encore quatre longues journées. La mission des hommes du 76<sup>e</sup> RIT et de leurs camarades de la 87<sup>e</sup> DT est essentielle en effet : appuyer et soutenir l'action des troupes d'active de la 11<sup>e</sup> DI qui, en avant, poursuivent leurs attaques vers Bixschoote. Le 13 au soir, les objectifs assignés la veille ont été atteints. Le 14, cependant, sous un « redoublement de la canonnade » écrit Fontaine, « une violente attaque se produit à l'ouest du Bois triangulaire qui est perdu par le 37<sup>e</sup>, à l'exception de la maison appelée *Ma Campagne* dans laquelle se sont maintenues énergiquement une section et les mitrailleuses de la [9<sup>e</sup>] brigade de dragons<sup>37</sup> ». À 12 h 00, « une autre attaque, plus importante, progresse entre le même bois et le Cabaret *Korteker*. La 22<sup>e</sup> brigade contre-attaque vigoureusement et réussit à reprendre le bois au prix de lourdes pertes ». Si, en première ligne, ainsi que l'écrit un officier de dragons, « on a l'impression d'être submergé par un flot d'hommes marchant à l'attaque en rangs serrés, malgré le feu des tranchées,

33. SHD/DAT, 26 N 565/2, JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, 10 novembre 1914.

34. *Ibid.*, 11 novembre 1914.

35. *Ibid.*

36. SHD/DAT, 26 N 612/9, JMO du 37<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 12 novembre 1914.

37. SHD/DAT, 26 N 565/2, JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, 14 novembre 1914.

des mitrailleuses et de l'artillerie », les territoriaux n'ont à se plaindre que d'une intense activité d'artillerie dont les conséquences sont limitées : un mort au sein des trois régiments de la 174<sup>e</sup> BT le 13 novembre, cinq le 14.

Le 16 enfin, après une « violente attaque allemande [...] sur tout le front » et une « vigoureuse contre-attaque » de la 22<sup>e</sup> BI, le Bois triangulaire est repris par des Zouaves de la division marocaine, « dans un élan superbe » s'enthousiasme le rédacteur des JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons<sup>38</sup>. Surtout, « cette fois, l'ennemi est définitivement rejeté vers Bixschoote et présente des signes visibles de lassitude » : « la situation critique qui durait depuis plus de 8 jours dans ce secteur de l'Yser est nettement dominée » conclut-il. Le lendemain, la relève de la 87<sup>e</sup> DT peut se faire, enfin. Ce qui va devenir, sous la plume des historiens, la « Première bataille d'Ypres » s'achève alors.

L'intérêt du témoignage du sergent Fontaine ne se limite pas cependant à ce qu'il nous dit des grandes phases de cet affrontement. Il peut — et doit... — être lu à un second niveau, celui de l'expérience individuelle du soldat, du combattant que l'instituteur, jusqu'alors simple « militaire », est en train de devenir : c'est ce qui justifie d'ailleurs, nous l'avons vu, sa prise de notes.

### **Les tranchées et la mort : l'expérience individuelle du sergent Fontaine**

En ce domaine de l'expérience du combattant, plusieurs éléments ressortent très nettement à la lecture du cahier d'Amand Fontaine : la dureté des conditions de vie ou, plus exactement, de survie, pendant ce mois passé en première ligne va presque de soi ; s'y ajoutent, indéniablement, les nouveaux rapports à la mort, la sienne comme celle des autres, qui semblent se dessiner rapidement.

Au cœur des combats au nord d'Ypres, les territoriaux découvrent une situation qu'ils n'avaient sans doute pas imaginée au cours des semaines passées à l'entraînement en Normandie, ni même pendant les quinze premiers jours d'octobre en Flandre française. Le manque de nourriture est fréquent, même si ce n'est sans doute pas ce sur quoi insiste Fontaine, qui y est peut-être moins confronté que d'autres, qui y est éventuellement moins sensible aussi<sup>39</sup>.

38. *Ibid.*, 16 novembre 1914.

39. Une brève note du sous-lieutenant Clément — « ferme abandonnée ; poulets exquis » — en date du 23 octobre dit implicitement ce que furent ces difficultés (Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 6). À quelques centaines de mètres de là, le sergent Cocho, du 74<sup>e</sup> RIT, s'enthousiasme le 1<sup>er</sup> novembre pour un repas fait d'« un peu de porc avec des pommes de terre » — cela « faisait dix jours que nous n'avions si bien mangé »... — et se félicite, le 6, de pouvoir « manger chaud » pour la seconde fois en 15 jours — une simple omelette ; il est vrai qu'au cours des deux premiers jours en ligne, le territorial brioquin et ses camarades avaient dû se contenter « de deux petits morceaux de pain sec. D'ailleurs, nous n'avions guère faim avec l'émotion que nous éprouvions » (Paul COCHO, *Mes carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 19, 20 et 23). Écrivant à une famille qu'il tente de rassurer, Jacques Morel, du 74<sup>e</sup> RIT lui aussi, décrit une situation moins défavorable le 1<sup>er</sup> novembre : « pour le pain

La seule allusion à ce point sous sa plume concerne la distribution d'eau-de-vie dans les tranchées, pour la première fois, le 29 octobre. Ce fait doit être interprété avec prudence : tout autant qu'un éventuel moyen mis en œuvre par le commandement pour soutenir le « moral » de combattants durement éprouvés par les attaques de l'ennemi et les quelques contre-attaques qui leur sont confiées, la boisson permet aussi et avant tout de lutter contre un froid de plus en plus vif, rendu moins supportable encore par l'humidité ambiante<sup>40</sup>. Tous les témoignages concordent en effet sur ce point. Se focalisant sur les combats et les pertes, Fontaine n'y insiste guère, signalant cependant une « nuit très froide passée dans la tranchée » le 3 novembre, une seconde le 11, « passée dans la tranchée, sous la pluie, le froid et les balles ». Plus que les journées, dont certaines sont particulièrement ensoleillées début novembre à en croire par exemple le témoignage du sergent Cocho, ce sont les nuits qui sont froides et en cela pénibles. La dégradation des conditions météorologiques à compter des 7-9 novembre sans doute et les intempéries à partir des 10 et 11 ne facilitent guère les choses. Le 16, le D<sup>r</sup> Nel, du 79<sup>e</sup> RIT, note que les hommes des compagnies de première ligne souffrent « épouvantablement de la fatigue, du froid et de l'eau qui leur monte aux genoux. La pluie ne cesse guère depuis une quinzaine et les tranchées ne sont plus que des ruisseaux de boue<sup>41</sup> ». Le sous-lieutenant Clément, affecté comme Fontaine au 76<sup>e</sup> RIT, évoque pour sa part des « fusils rouillés » en raison des intempéries<sup>42</sup>. Le 15 novembre, « neige toute la journée » signale-t-il, « à gros flocons » renchérit le médecin du 79<sup>e</sup> RIT, alors qu'il n'y a « pas d'abris » pour recevoir les territoriaux en première ligne<sup>43</sup>. Les conditions d'hygiène sont à l'avenant. Le 30 octobre, alors qu'il passe quelques heures en arrière du front, Fontaine dit en profiter « pour changer de chemise ce que je n'avais pas fait depuis 15 jours et me débarbouiller ce qui ne s'était pas fait depuis 8 jours ». Cocho confirme le 5 novembre : « voilà treize jours que nous ne nous sommes pas déchaussés<sup>44</sup> » note-t-il par exemple. Et de préciser

---

et la viande, on est bien », regrettant cependant de ne pouvoir boire de cidre (*Deux enfants de Plaintel morts pour la France pendant la Grande Guerre 1914-1918*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2005, p. 19). De manière plus générale, les JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons précisent que « la fusillade et la canonnade sont si intenses qu'il est impossible d'opérer la relève dans les tranchées. Le ravitaillement se fait péniblement pendant la nuit » (SHD/DAT, 26 N 565/2, JMO de la 9<sup>e</sup> brigade de dragons, 12 novembre 1914).

40. Ce 29 octobre 1914, le 76<sup>e</sup> RIT est d'ailleurs installé en défensive, comme les jours suivants. Cette distribution semble donc bien sans rapport avec l'indispensable « béquille psychologique » précédant la sortie des tranchées décrite par certains ; Élie PRÉAUCHAT, *Carnets de guerre et de captivité d'Élie Préaucht, soldat à la 9<sup>e</sup> Cie du 74<sup>e</sup> RIT de Saint-Brieuc*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006, p. 17 écrit d'ailleurs que, dès le 15 ou le 16 octobre, il peut boire « un café et une goutte militaire », fort bénéfiques pour « donne[r] des jambes » aux soldats qui ont plusieurs dizaines de kilomètres à parcourir pour rejoindre Ypres.
41. Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 106.
42. Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 6.
43. Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 105. Il écrit d'ailleurs que « les hommes n'ont pas de couverture et il commence à faire bien froid ».
44. Paul COCHO, *Mes carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 22.

trois jours plus tard : « Nous avons des mines extraordinaires avec nos barbes de quinze jours et les privations endurées<sup>45</sup> ».

Les conséquences de ces difficultés rencontrées lors des premiers froids par les combattants des deux bords — des difficultés qui soulignent l'impréparation des différentes armées, l'impossibilité qui fut la leur de se projeter dans la perspective d'une guerre qui ne serait pas limitée à quelques semaines — ne se font pas attendre. Les hommes sont rapidement épuisés. « Je suis vanné » écrit Fontaine le 11 novembre, qui n'est pas le seul dans cet état. Le 24 octobre, le sous-lieutenant Clément note être « exténué », alors même que les combats ne font que commencer ; il généralise le 14 novembre : « nous sommes exténués », après dix jours de tranchées<sup>46</sup>. À la « nuit déplorable » du 4 au 5 novembre succède celle « exécration » du 7 au 8, les bombardements incessants de ces mois d'octobre-novembre 1914 contribuant tout autant à cette fatigue que la tension née des combats. Les organismes s'en ressentent. Selon le D<sup>r</sup> Nel, « la dysenterie, apparue aux premiers jours des tranchées, a vite épuisé notre stock de médicaments et les hommes presque tous atteints ont résisté sans remède pendant tous ces jours de combats<sup>47</sup> ». Le 13 novembre, le 2<sup>e</sup> bataillon du 79<sup>e</sup> RIT auquel il est affecté ne compte plus que 491 combattants sur les 1 050 de mi-octobre. Jean-Baptiste Illio, mobilisé au 74<sup>e</sup> RIT, confirme, signalant que, vers le 10 novembre, « de nombreuses évacuations sont ordonnées pour cause de fatigue générale » : « nous ne tenions plus sur nos jambes, à force de privation<sup>48</sup> » précise-t-il. Il obtient d'ailleurs son évacuation « pour épuisement », à l'instar de Paul Cocho. « Quinze jours sans manger ni boire grand-chose ! quinze jours sans presque dormir ! Quinze jours sans se laver ! Sans tirer ses souliers ! Quinze jours où chaque minute nous attendions la mort ! Nous avons tous des teints jaunes, la figure maigre, les yeux creux ! » : l'épicier briochin avait, quelques jours plus tôt, bien décrit la situation dans laquelle se trouvaient les hommes de la 87<sup>e</sup> DT, montrant combien, tout autant que les conditions matérielles, l'omniprésence de la mort pesait sur leur état général<sup>49</sup>.

C'est d'ailleurs plus largement sur cette dimension qu'insiste le sergent Fontaine dans son cahier : la violence des combats y est bien plus présente que dans les témoignages de nombre d'autres territoriaux engagés sur le front des Flandres à l'automne 1914. L'artillerie et ses effets y tiennent la plus grande place : « bombardement [...] avec les gros calibres », « canonnade furieuse », « pluie d'obus », « bombardement [...] atroce », tel est le quotidien de l'instituteur de Brain qui ressemble en cela à s'y méprendre à celui décrit par le sous-lieutenant Clément qui évoque selon les jours un « marmitage

45. *Ibid.*, p. 23.

46. Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 6.

47. Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 104.

48. Jean-Baptiste ILLIO, *Mes souvenirs de guerre. Campagne de 1914-1918*, Saint-Brieuc, [s. n.], 1948, p. 27.

49. Paul COCHO, *Mes carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 22.

sérieux », des « obus à profusion » ou un « bombardement effroyable »<sup>50</sup>. Lorsque l'artillerie se calme, les feux d'infanterie prennent le relais, notamment lorsque les attaques ennemies se font « incessantes » : « fusillade toute la nuit » écrit par exemple Fontaine à la date du 26 octobre, alors que la pression allemande reste forte dans le secteur de Bixschoote.

La confrontation quotidienne à la mort, dans ce qu'elle a de plus cru, est la principale conséquence de ce déchaînement de la puissance de feu des belgierants. « Nos tranchées sentent le macabée. Les cadavres sont en décomposition », écrit par exemple Fontaine à la date du 7 novembre, rejoignant ainsi le témoignage d'un autre territorial en ligne à quelques centaines mètres de là, Elie Préaucht, du 74<sup>e</sup> RIT, pour qui « ça ne sentait pas la violette car il y avait beaucoup de sentinelles, qui ne faisaient pas de mal, mais qui ne sentaient pas bien bon comme odeur »<sup>51</sup>. Déjà, le 29 octobre, l'instituteur de Brain avait évoqué dans son cahier le cas de ces « 25 blessés allemands trouvés dans une ferme à moitié dévorés par les porcs », sans guère s'apitoyer en apparence il est vrai. Il n'en reste pas moins que le choc est rude pour ces hommes qui n'imaginaient sans doute pas la guerre ainsi. Aussi, très rapidement, c'est donc moins la mort en tant que telle, à laquelle, après les premiers combats et les premières pertes, les territoriaux semblent s'accoutumer, que ces à-côtés les plus sordides qui émergent des récits. Deux exceptions à cela cependant. La première concerne la mort des camarades et, plus encore, des amis. Ainsi, Fontaine ne cite le nom que de ses hommes — ceux de la demi-section qu'il commande —, de certains officiers et sous-officiers de sa compagnie, de « pays » tel « Moreau, de Bréal », tué le 9 novembre, ou encore de collègues et amis, connus avant même la guerre. C'est tout particulièrement le cas du « collègue Aussant », tué le 7 novembre, né à Saint-Georges-de-Reintembault, non loin de la commune d'origine de Fontaine, comme lui instituteur, comme lui marié à une institutrice, comme lui sergent au 76<sup>e</sup> RIT<sup>52</sup> (illustration 7). L'identification avec ce « pauvre ami » n'en est que plus facile, venant rappeler au survivant combien la vie est fragile en ces circonstances, combien sa propre perte doit être envisagée. Et sans doute est-ce là la seconde exception qu'il convient d'évoquer : s'accoutumer à sa propre disparition est bien plus compliqué pour ces combattants. Même succinct, le récit fait des épisodes au cours desquels Fontaine échappa de peu à la mort participe sans doute d'une sorte de catharsis : ainsi le 25 octobre, lorsqu'un « obus abat un mur contre lequel je suis adossé, mangeant ma soupe », sans autre conséquence ; ainsi encore le 7 novembre, tandis que « plus de 100 obus sont tombés autour de moi. Vers 5 heures du soir, un m'enterre, le second me blesse d'un éclat à l'épaule », pas suffisamment gravement cependant pour nécessiter une évacuation.

50. Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 6.

51. Élie PRÉAUCHAT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 21. Ce témoignage a été rédigé quelques mois plus tard, en mai 1915, alors que Préaucht est prisonnier en Allemagne.

52. Fontaine évoque aussi, le 11 novembre, la mort la veille de son « camarade » Louis Langlois, sergent, instituteur, originaire du canton de Louvigné-du-Désert.

La mort de ses camarades, la vision de la possibilité de sa propre fin influent aussi sans doute sur la manière dont la mort de l'ennemi est perçue, dont l'Autre est vu de façon plus globale. Les « Allemands » qui sont décrits le 20 octobre semblent encore ressortir de la Civilisation sous la plume de Fontaine, même si cette attaque, « avec leur cri de guerre », les rapproche indéniablement d'une certaine sauvagerie. Les premiers morts, la violence des engagements contribuent ensuite à faire évoluer, au moins en apparence, sa vision. Le 29 octobre, ce sont de « nombreux boches tués et blessés » qui sont découverts dans Bixschoote, après une attaque « à la baïonnette » dont les résultats ne semblent guère l'émouvoir : que l'épisode des blessés « trouvés dans une ferme à moitié dévorés par les porcs » se situe ici participe du même sentiment que, désormais, l'ennemi relève d'une altérité comme indépassable. D'ailleurs, c'est non sans une certaine satisfaction apparente qu'il peut annoncer le 30, avec quelque exagération, que « le champ de bataille de Bishop est couvert de morts pruscos ». Ces « pruscos » sont, le même jour, qualifiés d'« Alboches », des Alboches à qui l'on refuse, selon Fontaine, un « armistice pour enterrer leurs morts ». Pendant une dizaine de jours ainsi, le terme « Allemand » disparaît du journal de l'instituteur, qui ne parle plus que de « Boches », dont on va d'ailleurs, selon ses dires, incinérer les cadavres le 3 novembre, selon une pratique pour le moins peu ordinaire : que le fait soit réel ou non, il dit bien combien la guerre a, en quelques semaines à peine, transformé les comportements et les perceptions<sup>53</sup>. Pourtant, les sentiments de Fontaine semblent évoluer encore, alors que les combats intenses qui se déroulent du 7 au 14 novembre lui ont laissé entrevoir la possibilité de sa propre disparition. « Pauvres Allemands, pauvres Français. Quel mauvais génie vous pousse ainsi à vous détruire ? » s'interroge-t-il le 14. « Vous êtes tous des hommes cependant » conclut-il, venant pour une part contredire ses écrits des jours précédents.

La peur de mourir — une peur avouée à demi-mot à son cahier et, par ce biais, aux siens, mais une peur dominée<sup>54</sup> — semble expliquer ce revirement.

53. Sur ce « tabou » que constitue la crémation des corps, y compris de l'ennemi, voir Luc CAPDEVILA, Danièle VOLDMAN, *Nos morts : les sociétés occidentales face aux tués de la guerre (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Payot, 2002, p. 161. En 1916, la rumeur selon laquelle les Allemands transporteraient par trains entiers les cadavres des combattants français vers les hauts-fourneaux du Nord pour les y incinérer fait ainsi scandale.

54. Il semble, comme l'indique la dénonciation implicite de la « débandede » du 80<sup>e</sup> RIT le 10 novembre, que cette capacité à dominer sa peur en ces circonstances ne soit qu'inégalement partagée. De manière fort inhabituelle dans ce genre de publication, l'*Historique sommaire du 73<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale, août 1914-avril 1917*, Rennes, Oberthur, 1920, p. 10, cite un ordre en date du 27 octobre signé du général de Mitry, commandant le 2<sup>e</sup> corps de cavalerie auquel la 87<sup>e</sup> DT est rattachée à l'automne 1914, évoquant « des défaillances » qui se seraient « produites dans certains corps territoriaux ». « Tout chef qui verra un de ses hommes reculer devra immédiatement lui brûler la cervelle » précise le document, ajoutant qu'un « régiment de cavalerie sera mis sous vos ordres pour arrêter tout mouvement de repli au combat [...] ; il emploiera la force pour ramener les hommes à leur devoir ; s'ils n'ont la mort par devant, ils l'auront par derrière » conclut-il. D'après la même



*Illustration 7*

*Distribution du courrier à un groupe de « pères » du 76<sup>e</sup> RIT sur le front des Flandres*

Cette photographie semble avoir été prise début 1915 si l'on en croit d'une part l'absence de feuilles aux arbres, d'autre part les effets vestimentaires des soldats qui portent encore un képi et, selon les cas, les guêtres de cuir perçues à la mobilisation ou des bandes molletières de couleurs sombres, apparues plus tardivement. Amand Fontaine, qui n'a pas légendé ce cliché, est probablement le personnage de profil à droite de la porte de la cabane (Archives de Rennes, 10 Z 135).

Elle apparaît clairement à compter du 7 novembre : « Nous sommes portés en 1<sup>re</sup> ligne d'une situation périlleuse. Ce peut être ma fin » explique-t-il ce jour-là avant de s'adresser indirectement à sa famille : « Pauvre Henriette, pauvres enfants. Heureusement que vous ne me savez pas là. » Le 9, après la mort de plusieurs camarades, il note que « tous y passeront », sa « pensée se port[ant] vers le village de Brain », une fois encore. « Femme et enfants chéris, je ne crois plus vous revoir ! », confesse-t-il, d'autant que s'il est relevé pendant la nuit, la « débandade » du 80<sup>e</sup> RIT entre Steenstraat et Bixschoote conduit à ce que le 76<sup>e</sup> soit à nouveau engagé en première ligne. « Nous courrons donc à la boucherie. C'est la mort inévitable. Je crois fort que bien peu en reviendront », écrit-il alors, en un passage parmi les plus émouvants de son cahier. Ce ne sont plus les Allemands — les Boches... — qu'il convient alors de maudire, mais la guerre elle-même, avoue-t-il à son épouse à qui il redit tout son amour. La famille apparaît en effet, pour Fontaine

---

publication, c'est au 24<sup>e</sup> dragons, régiment du 10<sup>e</sup> corps d'armée, implanté à Rennes et Dinan, que revient la « bien pénible mission » de « sabrer les territoriaux s'ils lâchaient pied ».

à l'instar de Cocho par exemple, comme un essentiel recours moral, le second, militant catholique, y associant une foi religieuse sans faille dont on ne trouve pas une seule mention chez l'instituteur laïc.

En cela, l'expérience de Fontaine, commune à bien des territoriaux bretons de la 87<sup>e</sup> DT dont le témoignage nous est parvenu — Clément, Cocho, Préaucht, Illio mais aussi Morel —, ne saurait pourtant totalement recouvrir celle de ses camarades de combat.

\*        \*  
\*  
\*  
\*

Banal, le témoignage d'Amand Fontaine l'est par bien des aspects. Il n'est pas moins unique, tant par son support que par l'expérience de son rédacteur. Surtout, les origines sociales et professionnelles viennent pour une part contrebalancer des lettres, journaux, récits ou mémoires bretons souvent empreints d'une profonde religiosité, une dimension totalement absente des quelques lignes rédigées à l'automne 1914 par l'instituteur de Brain.

Si, en cette occasion, le sergent du 76<sup>e</sup> RIT découvre alors la guerre sous des jours qu'il n'avait sans doute pas même imaginés, il ne semble pas avoir poursuivi sa rédaction au-delà de la mi-novembre 1914. Certes, il est possible que ces éventuels carnets ou cahiers aient disparu : l'hypothèse n'est pas la plus probable cependant, d'autres ego-documents de la famille Fontaine nous étant parvenus, quelques lettres mais aussi et surtout une description très précise de la société rurale belge au sein de laquelle cet instituteur, très au fait des questions agricoles — il est décoré du Mérite agricole en 1920<sup>55</sup> —, vit une bonne partie de la suite du conflit. L'explication tient plus probablement au fait qu'Amand Fontaine occupe, à compter du début de l'année 1915 sans doute, une position bien moins exposée au sein du 76<sup>e</sup> RIT : il est alors rattaché à l'état-major de son unité en tant que vagemestre, ce qui le dispense des séjours en première ligne, alors même que le régiment territorial de Vitré ne connaît plus guère d'épisodes aussi sanglants que ceux d'octobre-novembre 1914<sup>56</sup>. Promu sergent-major le 18 juillet 1915, blessé et évacué le 7 septembre 1916, il regagne le front en janvier 1917 avant de passer au 79<sup>e</sup> RIT en janvier 1918, après la dissolution du régiment de Vitré.

55. ADIV, 1 M 230, dossier d'attribution du Mérite agricole à Amand Fontaine. Le document précise qu'Amand Fontaine est un « instituteur intelligent et zélé, qui s'est toujours fait le dévoué propagandiste du progrès agricole et le meilleur collaborateur des professeurs d'agriculture : nombreuses récompenses pour l'enseignement agricole. A créé et administré à Brain, son ancien poste, une mutuelle et une caisse de crédit très importantes ».

56. Il faut noter cependant que, le 22 avril 1915, le 76<sup>e</sup> RIT est concerné par la première attaque au gaz lancée par les Allemands, comme les autres unités de la 87<sup>e</sup> DT. Il est cependant à cette date en seconde ligne, et ce sont les 73<sup>e</sup> et 74<sup>e</sup> RIT qui subissent les pertes les plus sévères. Les JMO du régiment ne signalent « que » 14 tués et 6 blessés, le 22 avril, 11 et 49 le 23, 16 et 42 le 24, bien moins que dans les régiments de Guingamp et Saint-Brieuc ; SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, Relevé des pertes subies.

Quelques jours plus tôt, il avait obtenu la Croix de guerre avec étoile de bronze suite à une citation pour le moins tardive mais indéniablement méritée, en raison de son comportement au feu en novembre 1914 :

Au front depuis le début, s'est signalé comme chef de demi-section dans les journées des 8 et 9 novembre à Korteker en maintenant sa fraction sous un violent bombardement dans une tranchée où il venait d'avoir un tué et plusieurs blessés<sup>57</sup>.

Yann LAGADEC  
avec la collaboration des Archives de Rennes

---

57. ADIV, 1R 1836, registres matricules du bureau de Vitré, 1895. Démobilisé le 7 janvier 1919, alors qu'il sert désormais comme sergent-major au sein de la 9<sup>e</sup> CMP du 500<sup>e</sup> RIT, il retrouve pour quelques mois l'école de Brain avant d'être nommé directeur d'école à Acigné à compter de septembre 1919 : au cours de la guerre en effet, il avait été reclassé à la 1<sup>re</sup> classe des instituteurs, une promotion lui permettant d'accéder à ces nouvelles responsabilités. Il occupe encore ces fonctions lorsqu'il fait valoir ses droits à la retraite en septembre 1932. Il se retire alors avec son épouse à Rennes, boulevard Jacques-Cartier.

### Document

Poelcapelle, 18 8<sup>bre</sup> – Le canon tonne avec fracas à 4 km. Coopération des troupes françaises et belges. Vu passer les débris du 41<sup>e</sup> régt d'Inf[ante]rie<sup>1</sup>. L'ennemi s'avance entre Dixmude et Roulers (50 000 hommes)<sup>2</sup>.

20 8<sup>bre</sup>, 9h ½ soir – Placé en av[an]t-poste au passage à niveau de Langhemarck. Attaque soudaine des Allemands avec leur cri de guerre. Retraite<sup>3</sup>.

21 – Dans les tranchées à 6h avec les Anglais. Bombardement de la localité avec les gros calibres. Un obus tombe dans les tranchées de la 4<sup>e</sup>. Plusieurs morts (42 sur 43). Retraite du 1<sup>er</sup> bataillon. Un obus fauche une section dans la 3<sup>e</sup> dans le bourg, 8 morts, 34 blessés<sup>4</sup>.

En route pour l'ouest. Bataille acharnée dans les fermes. 3 obus tombent dans la cour. Nombreux morts et blessés (140 dans la journée, mort de Barbot<sup>5</sup>). Canonade furieuse.

22 – Blessures graves du colonel. 1 200 prisonniers, 800 pris par les Anglais, 400 par les Français<sup>6</sup>.

1. Le 41<sup>e</sup> RI est le régiment d'infanterie de Rennes : sans doute est-ce la raison pour laquelle le sergent Fontaine le cite ici. Dépendant de la 19<sup>e</sup> DI qui combat alors plus au sud, en Artois, il constitue le 9 octobre 1914 un bataillon de marche à quatre compagnies avec 675 des 800 combattants encore valides — alors qu'ils étaient plus de 3 000 à la mobilisation. En cela, ce sont bien des « débris » qui montent en première ligne alors. Cette unité de circonstance est engagée autour de Vermelles (Pas-de-Calais), en pays minier, du 10 au 13 octobre avant de rejoindre les Flandres. Le bataillon de marche entre en Belgique le 17 octobre 1914, passe la nuit à Poperinghe avant de se porter en direction de Staden le 18 et de Roulers le 19 octobre, en soutien de la 5<sup>e</sup> division de cavalerie. Le D<sup>r</sup> Georges Veaux, affecté au 41<sup>e</sup>, dit avoir rencontré le 74<sup>e</sup> RIT — « qui a très belle allure » écrit-il — le 17 à Poperinghe puis avoir eu « le plaisir de causer avec le docteur Seyot, de Rennes, qui suit son bataillon [du 76<sup>e</sup> RIT] à bicyclette ». Sur le 41<sup>e</sup> dans les Flandres, voir Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de l'Ouest. Carnet de route publié avec l'autorisation du Ministère de la guerre. Charleroi, Guise, la retraite, la Marne, la poursuite, Reims, Craonne, la course à la mer, Arras, Vermelles, l'Yser*, Rennes, Oberthur, 1917, p. 271-330.
2. L'essentiel des combats pour Roulers et Staden le 19 octobre est le fait de la 5<sup>e</sup> division de cavalerie et du 41<sup>e</sup> RI. Les deux bataillons du 76<sup>e</sup> RIT se contentent de préparer des tranchées à Paschendaele, Westroosbecke ou en avant de Langemarck, avant de se replier le 20 dans la journée (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 19 et 20 octobre 1914).
3. Le JMO du 76<sup>e</sup> RIT précise que le 20, le 1<sup>er</sup> bataillon travaille à des « tranchées en avant de Langemarck jusq. 21h. ». L'« attaque soudaine » décrite par A. Fontaine est présentée comme l'action de « quelques patrouilles ennemies [venues] reconnaître les tranchées », se soldant par un « léger engagement », sans pertes pour le régiment (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 21 octobre 1914).
4. Ce 21 octobre, le 1<sup>er</sup> bataillon du 76<sup>e</sup> RIT occupe les tranchées en avant de Langemarck dès 4 h 00 selon les JMO qui notent qu'à « 7 h 00, commencement du bombardement des tranchées ». L'unité a pour ordre « de tenir jusqu'à l'arrivée des renforts anglais » avant d'« évacuer les tranchées » à 10 h 00. Le 76<sup>e</sup> RIT enregistre alors ses premières pertes : 11 morts pour cette seule journée, auxquels il faut ajouter plus de 70 blessés (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 21 octobre 1914).
5. Pierre Marie Joseph Barbot est « tué à l'ennemi » à Langemarck le 21 octobre 1914. Il était né le 14 janvier 1879 à Saint-M'Hervé (Ille-et-Vilaine) mais vivait à Luitré, non loin de Fougères.
6. Le 76<sup>e</sup> RIT combat durement depuis le matin, et selon les JMO du régiment, ne peut exécuter « l'ordre de la brigade de reprendre Bixschoote » défendu par des éléments de la 45. *Reserve*

23 – Nous gardons le canal d’Ypres à Furnes.

24 – Gardons le canal.

Canonnade et fusillade très intenses. Dans la nuit, 4 attaques. Pluie d’obus. 2 espions fusillés<sup>7</sup>.

25 8<sup>bre</sup> – Plus de 500 obus dans la journée au pont de Lycoote. Nombreux blessés chez les chasseurs<sup>8</sup>. Un obus abat un mur contre lequel je suis adossé, mangeant ma soupe. Attaques incessantes, toute la nuit<sup>9</sup>.

26 – Nuit dans la tranchée. Fusillade toute la nuit.

---

*Division* allemande. Le lieutenant-colonel Louis Morel est, selon la même source, « grièvement blessé » en fin d’après-midi ce 22 octobre 1914. Le document insiste surtout sur l’avancée des troupes allemandes autour de Bixschoote et sur l’intensité nouvelle des bombardements — « premiers obus de gros calibres. Jusque-là 77 seulement » —, ne faisant aucune allusion aux prisonniers évoqués par Fontaine (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 22 octobre 1914). Le récit de Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 53-57 concernant cette « bataille de Bixschoote » et « l’attaque à l’arme blanche » qui la caractérise est plus précis : le 79<sup>e</sup> RIT, qui participe à cette action sous les ordres du lieutenant-colonel Morel, compte 6 morts, 5 disparus et 55 blessés. Cette offensive française à travers le front de la 1<sup>re</sup> *Infantry Division* britannique contribue à fragiliser les défenses alliées en raison de la confusion née du repli des territoriaux ; J. E. EDMOND, brigadier-general, *History of the Great War...*, *op. cit.*, p. 174. Quant au bilan de cette journée voir Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 58 qui ne signale pour sa part que « 350 Allemands [...] faits prisonniers par les Anglais ». Ce nombre est plus crédible que celui avancé par Fontaine.

7. Ces « espions » ne sont pas mentionnés explicitement par les JMO du 76<sup>e</sup> RIT. D’autres sources évoquent cependant des arrestations voire des exécutions. Élie PRÉAUCHAT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 18-19 signale qu’un d’entre eux, « qui avait sonné les cloches de Boesinghe » pour avertir de l’arrivée du 74<sup>e</sup> RIT « a été fusillé le lendemain » : « il l’avait mérité le salaud ». L’*Historique sommaire du 73<sup>e</sup> Régiment d’infanterie territoriale...*, *op. cit.*, p. 9, qui rappelle qu’à « Saint-Julien même, on découvrit plusieurs espions, notamment un boulanger démasqué par des sous-officiers de la 2<sup>e</sup> compagnie, le 19 octobre. On sait comment il fallut surveiller les moulins, les lumières, pour déjouer un système d’espionnage fort habilement organisé ». Pour le D<sup>r</sup> Nel « autrefois Boesinghe et ses environs étaient très fréquentés par les Allemands, notamment les marchands de chevaux. Nous soupçonnons l’espionnage maintenant dans tous nos parages et donnons crédit à toutes les légendes. Nous écoutons dire que les Anglais ont arrêté les fermiers où nous avons cantonné à Saint-Jean ; que pendant que notre régiment traversait Passendale, des espions téléphonaient à l’ennemi les détails de notre passage et que des dragons au cours de la bataille les surprisent au téléphone. J’entends raconter même que dans un grenier de Boesinghe on a trouvé deux mitrailleuses allemandes et que l’on a surpris des uhlands cachés dans une ferme qui servait de cantonnement à des officiers français » (Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 58-59). Il est difficile cependant de faire la part entre la présence effective d’agents de renseignement agissant au profit des forces allemandes et les extrapolations de combattants vivant dans un climat d’« espionnite » aigüé.
8. Ces « chasseurs » sont probablement ceux du 60<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, de Brienne. En première ligne, cette unité repousse une attaque allemande dans la nuit du 24 au 25 octobre avant de recevoir au matin le renfort d’une compagnie du 41<sup>e</sup> RI tandis que les Britanniques qui tenaient la droite du bataillon sont relevés par des troupes du 76<sup>e</sup> RIT. Les combats pour la défense du pont de Steenstraat les 24 et 25 ne font cependant qu’un mort et sept blessés : on est loin des « nombreux blessés » évoqués par Fontaine (SHD/DAT, 26N832/6, JMO du 60<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 24 et 25 octobre 1914).
9. Les JMO du 76<sup>e</sup> RIT signalent une attaque à 17h15 sur la compagnie de gauche après un bombardement violent. Le bombardement se poursuit toute la nuit, deux autres attaques étant repoussées (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 25 octobre 1914).

27 – Repos en arrière de la 1<sup>re</sup> ligne. Pluie d’obus.

28 à 8h. du matin – Nous regagnons nos tranchées de 1<sup>re</sup> ligne en face des Allemands.

29 à 7h. – Attaque du village de Bixchotte à la baïonnette. Nombreux boches tués et blessés<sup>10</sup>. 1<sup>re</sup> distribution d’eau-de-vie dans les tranchées. 25 blessés allemands trouvés dans une ferme à moitié dévorés par les porcs<sup>11</sup>.

30 – Arrivée des Turcos et chasseurs d’Afrique<sup>12</sup>. À 4h. du matin, remplacés par la 3<sup>e</sup>. Nous allons au repos le long du canal. J’en profite pour changer de chemise ce que je n’avais pas fait depuis 15 jours et me débarbouiller ce qui ne s’était pas fait depuis 8 jours.

La fusillade n’a pas cessé pend[an]t t[ou]te la journée ainsi que la fusillade canonade. Peu de pertes f[ranchai]ses. Le champ de bataille de Bishop est couvert de morts pruscos. C[ommandan]t de Tonquedec est blessé à une jambe par un éclat d’obus<sup>13</sup>. 2 camarades tués, 4 blessés dont le caporal Delafosse qui a le bras emporté<sup>14</sup>.

Bonne nuit dans ma tranchée.

Au dire du 41<sup>e</sup>, c’est la bataille la plus acharnée qu’ils aient vue<sup>15</sup>. Les All[emands] ont chargé à la baïonnette. Des centaines sont tombés sur le champ et ont été refoelés.

10. Le village de Bixchoote semble avoir été repris par le 9<sup>e</sup> dragons, « à la baïonnette, aussitôt après le bombardement », écrit le D<sup>r</sup> Veaux, du 41<sup>e</sup> RI qui se trouve à proximité (Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de l’Ouest...*, op. cit., p. 307). Pourtant, ni le 76<sup>e</sup> RIT, ni le 41<sup>e</sup> RI ne participent à l’attaque. Les JMO du 60<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, qui pénètre dans la localité, signalent quant à eux que Bixchoote n’est « pas occupé par l’ennemi » même si celui-ci « est fortement retranché aux abords nord et nord-est » du village. Si l’on compte un mort et 12 blessés dans l’opération, la plupart des pertes sont dues à l’artillerie française qui tire trop court, blessant six soldats dont un mortellement (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 29 octobre 1914). Cette source ne mentionne pas en revanche les « nombreux boches tués et blessés », alors même que les JMO insistent en général sur les prisonniers capturés. Fontaine ne semble pas très bien informé sur cette action.

11. D’après le D<sup>r</sup> Veaux, « on trouve dans le village des milliers de cadavres allemands » : la chose n’est bien sûr en rien crédible. En revanche, il signale lui aussi ce qu’il présente comme un « détail horrible » : « les porcs, qui sont lâchés en liberté, ont dévoré les oreilles, le nez, la face entière de certains d’entre eux ». Il n’est pas sûr cependant qu’il ait lui-même été témoin de cette scène. Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de l’Ouest...*, op. cit., p. 307.

12. Le 30 octobre, le secteur est renforcé par des troupes du 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs d’Afrique et les tirailleurs d’une unité qui n’a pu être identifiée – les « Turcos » évoqués par Fontaine. Les JMO du 6<sup>e</sup> chasseurs signalent cependant que ce n’est que le 1<sup>er</sup> novembre qu’il rejoint le secteur de Poperinghe avant de « se porter aux tranchées » le 2 (SHD/DAT, 26 N 900/31, JMO du 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs d’Afrique, 1<sup>er</sup> novembre 1914).

13. Selon les JMO du régiment, le commandant Aymard de Tonquédec, qui commandait le 76<sup>e</sup> RIT depuis la blessure du lieutenant-colonel Morel, est blessé vers 16h00 d’un « schrappnel dans [le] mollet » en « se rendant chez [le] colonel commandant le secteur ». Il est évacué le lendemain et remplacé par le commandant Cordier, du 80<sup>e</sup> RIT (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, 30 octobre 1914).

14. Les pertes du 76<sup>e</sup> RIT semblent plus importantes que ne le laisse entendre Fontaine en ce 30 octobre 1914 : si les JMO signalent deux tués et sept blessés (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, *Relevé des pertes subies [...] depuis le début de la campagne*), des recherches plus poussées permettent de recenser au moins six morts, Alfred Anger (né le 22 novembre 1876 au Tiercent), François Bregaint (né le 26 décembre 1877 à Antrain), Pierre Esnault (né à Vitré le 9 octobre 1875), Jean-Marie Hunault (né le 13 octobre 1879 à Arbrissel), Julien Nogues et Hyacinthe Orhan (né le 2 octobre 1879 à Louvigné-de-Bais).

15. Le 41<sup>e</sup> combat le 30 octobre dans le secteur du carrefour de Bixchoote, en avant de Steenstraat et fait face à une « formidable attaque » selon Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de*

2 fois les Alboches ont demandé l'armistice pour enterrer leurs morts évalués à 4 000. Refusé.

1<sup>er</sup> 9<sup>bre</sup> – Repos<sup>16</sup>. Très belle journée.

2 9<sup>bre</sup> – Tranchée en avant de Pickem<sup>17</sup>.

3 9<sup>bre</sup> – Tranchée. Prise annoncée d'Ypres par les Boches (j'espère qu'ils ne l'auront pas).

Incineration des Boches à Bishop. Nuit très froide passée dans la tranchée.

4 9<sup>bre</sup> – Passé la visite. Exempté de service<sup>18</sup>.

5 9<sup>bre</sup> – Beaucoup ..... des 73, 74, 79<sup>19</sup>.

6 9<sup>bre</sup> – Repris le service dans les tranchées. On ne voit passer que camarades blessés.

7 9<sup>bre</sup> – Nous sommes portés en 1<sup>re</sup> ligne d'une situation périlleuse. Ce peut être ma fin. Pauvre Henriette, pauvres enfants. Heureusement que vous ne me savez pas là. Les boches sont à 50 m. de moi. À qq mètres, 14 cadavres allemands et 8 français. Que je voudrais bien ces nuits passées !

Le bombardement a été atroce. Plus de 100 obus sont tombés autour de moi. Vers 5h. du soir, un m'enterre, le second me blesse d'un éclat à l'épaule. Nos tranchées sentent le macabé. Les cadavres sont en décomposition. Un gros obus tombe à 5 m. de moi sur la 6<sup>e</sup> Cie, tue une quinzaine de camarades dont le collègue Aussant<sup>20</sup>. Adieu mon pauvre ami.

8 – Quelle triste journée que ce 8 9<sup>bre</sup>. J'ai eu un homme tué (Quinton<sup>21</sup>) et 11 blessés dans ma tranchée.

9 9<sup>bre</sup> – Aujourd'hui, ce sera nous tous car tous y passeront<sup>22</sup>. Que ma pensée se porte vers le village de Brain.

Femme et enfants chéris, je ne crois plus vous revoir !

Relevés cette nuit, nous gagnons une ferme à 1 kilom[ètre] en arrière pour y coucher.

---

*l'Ouest...*, *op. cit.*, p. 308-311. Les compagnies du régiment doivent un moment se replier vers le pont de Steenstraat avant qu'une contre-attaque, appuyée par les tirs de l'artillerie et des renforts de dragons et de chasseurs cyclistes permettent de reconquérir les positions perdues. Le 41<sup>e</sup> RI est relevé au soir du 30 octobre par le 80<sup>e</sup> RI.

16. Le 1<sup>er</sup> novembre, le 1<sup>er</sup> bataillon du 76<sup>e</sup> RIT est placé en réserve de division à 300 m. à l'ouest de Pilkem, en arrière des premières lignes donc.

17. Sans doute s'agit-il de Pilkem, entre Boesinghe et Langemarck.

18. Fontaine est loin d'être le seul dans ce cas. Le D<sup>r</sup> Nel, médecin du 79<sup>e</sup> RIT, signale à la date du 3 novembre que « plus de 400 dysentériques nous demandent soulagement » (Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 89).

19. Un ou plusieurs mots ont été effacés. Il est fait implicitement mention aux 73<sup>e</sup>, 74<sup>e</sup> et 79<sup>e</sup> RIT, trois autres régiments de la 87<sup>e</sup> division territoriale, et sans doute aux nombreux exemptés que comptent ces unités territoriales à compter de ce début novembre 1914.

20. Le sergent François Jean-Marie Gilles Aussant a été « tué à l'ennemi » le 7 novembre 1914 à Kortecker-Pilkem. Il était né à Saint-Georges-de-Reintembault (Ille-et-Vilaine) le 1<sup>er</sup> février 1878 et enseignait à Bazouges-la-Pérouse aux côtés de son épouse, elle aussi institutrice ; sur la carrière de ces deux enseignants, ADIV, 12 T 6.

21. Il s'agit de Constant Jean-Marie Quinton, né à la Selle-en-Coglès le 30 janvier 1878, « tué à l'ennemi » à Pilkem/Kortecker le 8 novembre 1914.

22. Ce sont ces combats des 8 et 9 novembre 1914 qui lui valent une citation à l'ordre du régiment, obtenue cependant longtemps après les faits, en janvier 1918.

À 5h30 ce matin, un obus tombe, tue deux hommes dont Moreau de Bréal et fait 7 à 8 blessés (Ferrier, Lechat et Guérin, sergents)<sup>23</sup>.

Le 79<sup>e</sup> et le 80<sup>e</sup> ont filé à la débandade<sup>24</sup>. Nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Nous courrons donc à la boucherie. C'est la mort inévitable. Je crois fort que bien peu en reviendront. Chère Jeanne, si jamais tu lis ces lignes, maudis la guerre, maudis bien la guerre. Je sais que tu m'aimais, sois certaine que tu étais payée de retour. Aie bien soin de mes deux chères filles qui vont perdre leur papa. Je te sais si soigneuse que la mort pour moi en sera plus douce !

10 9<sup>bre</sup> – 10h matin. Nous restons 7 hommes disponibles sur 34 à faire le coup de feu. Dans la soirée 2 tués dont l'ami Niel<sup>25</sup>. Plusieurs blessés.

11 9<sup>bre</sup> – Nuit passée dans la tranchée, sous la pluie, le froid et les balles. Les obus passent au dessus. Je suis vanné. Dans la journée du 10, mon camarade Langlois a été tué et enseveli dans la tranchée ainsi que presque toute sa Cie qui ne compte plus que 47 hommes<sup>26</sup>.

Tués aussi Lieutenant Guillot, capitaine Reverdy<sup>27</sup>.

12 9<sup>bre</sup> – Je suis ivre de joie. La nouvelle arrive que nous allons être relevés.

Reçu le colis de Juliette<sup>28</sup>.

Arrivée de renforts. 1 000 combattants environ<sup>29</sup>. Le 37<sup>e</sup> de Nancy a refoulé les ennemis d'1 kilom[ètre] et fait 80 prisonniers<sup>30</sup>.

23. François Amédée Moreau aurait en fait été tué le 10 novembre 1914 à Kortecker. Il était né le 8 octobre 1876 à Bréal-sous-Vitré. Le 9 novembre, le JMO du 76<sup>e</sup> RIT signale 1 mort et 19 blessés, dont 2 officiers (SHD/DAT, 26N790/12, JMO du 76<sup>e</sup> RIT, « Relevé des pertes subies [...] depuis le début de la campagne »).

24. La « débandade » du 80<sup>e</sup> RIT, qui concernerait aussi pour une part le 79<sup>e</sup> RIT qui occupe des positions très proches, semble due à la retraite, face à l'attaque allemande, des deux unités voisines, les 8<sup>e</sup> BCP et 94<sup>e</sup> RI. Les pertes sont importantes, et il faut ensuite plusieurs jours pour reconquérir le terrain perdu, grâce à l'arrivée de nouveaux renforts qui viennent épauler les territoriaux bretons et normands qui, en ces circonstances, réussissent à conserver l'essentiel des positions qui leur étaient confiées.

25. Le soldat Georges Marie Niel, né à Vitré le 9 février 1879, est tué le 10 novembre 1914 à Kortecker.

26. Le sergent Louis Pierre Jean Langlois a été tué par un éclat d'obus le 10 novembre 1914 à Brielen-Pilkem. Il était né le 16 mars 1877 à Visseiche (Ille-et-Vilaine).

27. Le lieutenant Émile Guyot a été tué à Kortecker le 10 novembre 1914. Le capitaine Hippolyte Louis Marie Reverdy est « tué à l'ennemi » le même jour à Brielen-Pilkem. Il était né à Pontorson (Manche) le 30 juin 1867. Joseph CLÉMENT, *Carnets de guerre...*, *op. cit.*, p. 6, décrit « le pressentiment » de Reverdy ce 10 novembre, « mort, tué d'une balle au front ».

28. Il semble qu'il y ait eu ce jour-là une importante distribution de courrier en retard, et ce à l'échelle de la brigade voire de la division, témoignant des difficultés logistiques sur le front des Flandres en cette automne 1914. Le D<sup>r</sup> Nel note, pour le 11 au soir, un « gros courrier nous apportant à chacun nos lettres en retard. Nous les savourons les unes après les autres, dans l'ordre de leur ouverture. Aucun journal non plus ne nous est parvenu depuis notre entrée en action, nous vivons en dehors du monde » ; Raoul NEL, *Boesinghe ou les combats...*, *op. cit.*, p. 101.

29. Il s'agit probablement des hommes du 26<sup>e</sup> RI qui font brigade – la 22<sup>e</sup> – avec le 37<sup>e</sup> RI au sein de la 11<sup>e</sup> DI.

30. Les JMO du 37<sup>e</sup> RI ne parlent pas de ces prisonniers et se contentent de signaler que « dans la journée du 12, la progression continue ». L'avancée des fantassins nancéens est cependant limitée. Si le 1<sup>er</sup> bataillon établit son PC à la ferme *Ma campagne*, il ne peut dépasser ce point ; SHD/DAT, 26 N 612/9, JMO du 37<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 12 novembre 1914.

13 9<sup>bre</sup> – Toujours dans la tranchée depuis 6 jours. Va-t-on être relevés ?

14 9<sup>bre</sup> – 7<sup>e</sup> jour de tranchée, vie bien monotone. Triste fête (St Amand).

Attaque du 37<sup>e</sup> qui a réussi<sup>31</sup>. Redoublement de la canonnade. Les obus pleuvent à 20 mètres. Quelle triste journée. Les obus pleuvent autour de nous à 2 m. de la tranchée. Pauvres Allemands, pauvres Français. Quel mauvais génie vous pousse ainsi à vous détruire. Vous êtes tous des hommes cependant.

Le bombardement n'a pas cessé de la nuit.

15 9<sup>bre</sup> – Arrivée des Zouaves<sup>32</sup>. Bombardement très violent. Les obus pleuvent autour de nous.

16 9<sup>bre</sup> – De bon matin, les Allem[ands] battent nos tranchées. Les obus nous assaillent. Attaque des zouaves. Le capitaine des dragons Sartou est tué<sup>33</sup>.

17 – Repos avec autorisation du capitaine.

À midi, arrive l'ordre de quitter. La division est relevée. Nous venons coucher sur la route de Furnes<sup>34</sup>.

18 – Départ à 7h½ pour Hondschoote. Joie immense malgré la pluie<sup>35</sup>.

- 
31. La situation du 37<sup>e</sup> RI autour du Bois triangulaire est en fait plus contrastée que ne le décrit Fontaine. Certes, une attaque du 2<sup>e</sup> bataillon « sur le saillant de la ligne ennemie située entre le Bois triangulaire et le canal » provoque une contre-attaque allemande sans résultat depuis Bixschoote : « cette attaque a été arrêtée, les Allemands paraissent même se retirer un peu » selon les JMO de la 22<sup>e</sup> BI dont dépend le 37<sup>e</sup> RI (SHD/DAT, 26 N 501/13, JMO de la 22<sup>e</sup> brigade d'infanterie, 14 novembre 1914). En revanche, une nouvelle action allemande est lancée sur l'angle nord-est du Bois triangulaire, tenu par le 1<sup>er</sup> bataillon du 37<sup>e</sup> : « une Cie qui garnissait cette lisière a été malheureusement prise d'enfilade par notre art[iller]ie et obligée de se retirer momentanément dans le bois. Les Allemands ont profité de ce mouvement pour occuper notre tranchée » précise la même source. Une dernière attaque allemande est lancée à 17 h 00, conduisant cette fois, malgré une résistance « jusqu'à la dernière énergie », à un repli des troupes françaises sur une nouvelle ligne courant d'Het-Sas à la lisière sud du Bois triangulaire. Au cours de cette journée, les pertes françaises dans le secteur s'élèveraient à 1 200 hommes selon les mêmes JMO.
32. Il s'agit apparemment de deux bataillons du 4<sup>e</sup> régiment de marche des Zouaves. Le 3<sup>e</sup> bataillon est notamment en avant de Bixschoote le 10 novembre, le 11<sup>e</sup> bataillon rejoignant Pilkem le lendemain (SHD/DAT, 26 N 839/2, JMO du 4<sup>e</sup> régiment de marche des Zouaves, novembre 1914).
33. Il s'agit du capitaine Léonard Sartout, du 1<sup>er</sup> régiment de dragons, « tué à l'ennemi » le 16 novembre 1914 au combat de Boesinghe. Né à Saint-Dizier, dans la Creuse, le 23 septembre 1863, ce vieil officier résidait à Luçon, en Vendée, lieu de garnison de son unité. Présent dans les Flandres depuis le 26 octobre, le 1<sup>er</sup> dragons est engagé dans le secteur de Boesinghe, en première ligne, en renforcement du 76<sup>e</sup> RIT à compter du 10 novembre 1914 (SHD/DAT, 26 N 878/1, JMO du 1<sup>er</sup> dragons, octobre - novembre 1914).
34. Selon les JMO du 76<sup>e</sup> RIT, « le régiment est relevé » le 17 novembre 1914 à partir de 7 h. et cantonne « dans la région [de] Lion Belge, moulin de Remplaer ».
35. Le régiment fait en fait mouvement vers la zone de Killern/Cinq-Chemin où il reste au repos pendant 4 jours.

